NUNC COGNOSCO EX PARTE

TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

PRESENTED BY

Shell Canada Limited

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/surlesondespoeme0000lemy

SUR LES ONDES

Poèmes et pièces radiophoniques

OSCAR LEMYRE

PS 8524 . E52 S8

En guise de présentation . . .

Il y a deux ans, l'acteur français Georges Colin donnait, à l'"Heure Provinciale" [1], *une série de pièces radiophoniques dont le style nouveau et original attirait l'attention des sans-filistes canadiens. Grand animateur du théâtre radiophonique en France, Georges Colin tendait à prouver qu'il peut exister une littérature dramatique spécialement adaptée au microphone.*

Quelques semaines plus tard, l'auteur de ce livre m'apportait un manuscrit' "LA TERRE", *véritable essai de théâtre radiophonique canadien. Il m'avoua avoir été impressionné par l'émission de Georges Colin: de fait, sa pièce procédait du symbolisme d'un Fernand Divoire, ou d'une Suzanne Malard. Chacun des personnages, un peu comme dans* "Central Eternité", *évoquait tout un monde d'images: l'humanité, la jeunesse, l'avenir. Le succès remporté à la T.S.F. par cette première pièce incita Oscar Le Myre à écrire d'autres poèmes radiophoniques. Il a eu l'heureuse*

192121

idée de les grouper en un volume qui fixera d'une manière moins fugitive son oeuvre littéraire.

Les pièces qui composent ce livre sont donc uniquement destinées à la radio. Elles constituent, avec le volume déjà paru des dialogues de Robert Choquette, un premier essai de littérature radiophonique.

Le jour où tous les textes débités au microphone seront confiés à des écrivains de métier, la radio en notre pays aura accompli d'énormes progrès. D'ici là...

Les pièces radiophoniques d'Oscar Le Myre sont d'inspiration nettement canadienne. C'est ce qui ajoute à leur métier. Un tel régionalisme vaudra sans doute à son auteur la faveur de ceux qui n'ont pas perdu la bonne habitude d'acheter des livres et de les lire.

HENRI LETONDAL.

(1) Emission radiophonique du Gouvernement de la Province de Québec.

ERRATUM. — *Page 4, troisième ligne du dernier paragraphe remplacer métier par "mérite".*

UN MOT DE L'AUTEUR

Je suis venu trois fois devant le public, d'abord, avec mon premier recueil : UN PEU DE VIE, *telle que je la concevais alors; puis, avec* REVER, CHANTER, PLEURER, *c'est-à-dire, avec une conception plus complète de la vie. Quand la psychologie des choses s'est faite plus claire et plus compréhensive, j'ai non seulement regardé, mais écouté, et* LES VOIX *se sont fait entendre. Je les ai transmises comme ellés m'avaient parlé, et le public leur a fait un accueil aussi bienveillant que celui dont il avait gratifié mes deux premiers livres.*

J'ai réalisé que j'avais contracté envers lui une grande dette de reconnaissance et j'ai voulu le lui prouver en lui offrant quelque chose d'humain qui pût appeler à son coeur. Des scènes de réconfort, de con-

fiance et de rénovation se sont offertes dans des décors ensoleillés de la riche nature de chez-nous; je les ai décrites dans SUR LES ONDES, *avec un grand désir de vérité et d'attrait et je les offre, aujourd'hui, au lecteur comme un témoignage de gratitude pour le bon accueil qu'il a fait à mes oeuvres précédentes.*

Puisse ce témoignage lui être agréable.

OSCAR LEMYRE

L'Auteur a déjà publié trois volumes de poésies :

"Un peu de vie"

"Rêver, Chanter, Pleurer"

"Les Voix"

— Ces trois volumes sont épuisés.

LA TERRE

LA TERRE

PERSONNAGES :

L'humanité,

L'enfant,

La mère,

Le père (Le travailleur),

Le riche d'hier,

La jeunesse,

L'avenir,

LA TERRE.

L'humanité

Des pleurs, du désespoir, partout où mes regards
Se portent, anxieux, tout est noir, tout est sombre;
Dans les foyers sans pain, sans feu, des yeux hagards;
La misère qui croît, la richesse qui sombre!
L'univers s'affolant, bateau désemparé,
Ballotté par le flot de la désespérance,
Appelant à grands cris le sauveur espéré,
Et se sentant couler au gouffre de souffrance;
Le courageux d'hier se disant: A quoi bon?
J'ai cherché, j'ai tout fait, et mes enfants se meurent!
J'ai le coeur enserré dans un étau de plomb.
Du travail, nulle part,... rien, que des gens qui pleurent!
Ecoutez, dans la nuit, ces plaintes, ces appels:

L'enfant

Maman, j'ai faim, j'ai faim!

L'humanité

Oh! L'horrible détresse!

La mère

Mes petits, mes petits, mes amours, pour lesquels
Il ne faut que si peu. Dieu de tendresse,
Vous n'allez pas, pourtant, me les laisser mourir!

L'humanité

Entendre tout cela sans pouvoir rien y faire!

Le père

Oh! Puissances du ciel, hélas, que devenir?
Où trouver les moyens d'un peu les satisfaire,
Ces pauvres innocents qui ne comprennent pas?

L'humanité

Ces plaintes me font mal, et je suis sans puissance
Contre l'horrible fait qui me brise, hélas!

Le père

Donnez-moi du travail. Assez de la souffrance!
Me faudra-t-il de plus exhiber ma douleur,
Crier mon désespoir au hasard de la rue,
Quand j'ai là de bons bras, quand je possède un coeur?
Epargnez-moi, Seigneur, la honte qui me tue.
Quel que soit le travail, pourvu que mes petits
Ne disent pas de moi que je suis qu'un lâche;
Si je puis soulager un peu leur appétit,
Que m'importe, après tout, que je meure à la tâche!

L'humanité

Ne pouvoir rien pour eux!

Le riche d'hier

J'ai tout perdu, tout, tout!
Devant moi, maintenant, le spectre de misère!
Mes biens, disséminés, semés un peu partout.
Sous le mal qui l'étreint, mon pauvre front se serre;

Et pas un seul rayon dans le ciel de demain.
Tous mes amis ont fui. Je ne suis qu'une loque,
Un malheureux à qui l'on ne tend plus la main,
Que la folie attend, que l'angoisse suffoque.
A quoi bon s'obstiner?... Autant vaut en finir!

L'humanité

Ne pouvoir rien trouver pour empêcher son crime!

La jeunesse

Nous avions fait un rêve, où tout un avenir
Apparaissait doré d'espérance sublime;
Notre rêve est noyé dans l'horrible torpeur.
Tous nos efforts, perdus; nos élans d'énergie,
Sans lendemain possible, et l'horizon, noirceur!
Rêve d'halluciné! C'est donc cela, la vie!
La belle chose, oh! Dieu, qui fait tout entrevoir,
Qui fait rêver de grand, de beau, d'apothéose,
Et roule, sans pudeur, notre plus bel espoir
Dans l'océan de boue où s'en va toute chose!

L'humanité

Hélas! Ceux-là, ce sont les hommes de demain!

L'avenir

Où vont-ils retrouver la foi qui nous transporte?
Où vont-ils donc puiser le pouvoir surhumain
De remonter le flot d'horreur qui les emporte?
Demain, qu'adviendra-t-il? De ces nobles espoirs,
Dans lesquels reposaient ma foi, ma confiance,
Que me restera-t-il? Oh! J'ai peur des jours noirs,
Peur des défections, de la désespérance;
J'ai peur que, leur beau rêve à tout jamais brisé,
Ils ne retrouvent plus d'élans ni d'énergie.
Oh! Ma belle jeunesse, en qui j'avais placé
Tous mes espoirs, sans toi, que sera donc la vie?

L'humanité

De tous ces maux, Seigneur, de ce terrible émoi,
Du mal où l'univers chancelle sur sa base,
Qui donc me sortira? Qui me sauvera?...

La terre

Moi.

L'humanité

Suis-je encor le jouet d'un rêve, d'une extase
Trompeuse qui me leurre, quelle est donc cette voix,
Sortant de la nuit sombre et du flot de misère,
Qui répond à ma voix? Je tremble, parlez-moi...
Qui donc m'a répondu?

La terre

C'est ta mère,... La Terre!

L'humanité

Que pouvez-vous m'offrir, que pourrais-je entrevoir,
Dans la détresse affreuse où je lutte et m'affole?
Oh! Voix d'illusion, que dis-tu donc?

La terre

Espoir.

L'humanité

Vision de chimère, espérance trop folle!
L'espoir?... Je n'y crois plus! Tant de rêves brisés,
Tant d'efforts superflus, tant de vaines attentes
Ont laissé leur empreinte en nos coeurs dégrisés,
Qu'ils sont las d'espérer des choses décevantes.
Ces coeurs ne s'ouvrent plus, on leur a trop promis!
Ils sont las, à la fin, et, rongés par le doute,
Cet horrible cancer, leurs rêves sont flétris,
Et je souffre la mort, de leur martyre!

La terre

Ecoute.
Rassemble autour de toi tous ces désespérés,
Ces parias meurtris, pour lesquels tout est leurre;
Je sais les mots qu'il faut à ces coeurs ulcérés;
Je sais comment panser la blessure qui pleure;

J'ai pour eux des accents si vrais, qu'ils me croiront.
Je ne sais pas mentir. Viens à moi, je t'appelle!

L'humanité

Vas-tu me dire encor que des beaux jours viendront?
Mensonge qu'on répète, espérance trop belle
Pour que je puisse y croire!

La terre

Et pourtant, tu croiras!
Ecoute, écoutez tous: Finis, les beaux mensonges;
Finis, les grands projets qu'on ne termine pas;
Finis, les mots menteurs d'où naissent tant de songes
Au réveil affolant. A mon tour, maintenant!

Je viens à vous, martyrs d'un siècle sans pudeur,
Qui vous a tous meurtris. Vous m'avez ignorée
Pour suivre aveuglément un mirage trompeur;
Voici mon coeur ouvert, coeur de mère éplorée,

Qui pardonne à ses fils ingrats. Venez à moi.
Pour qui pleure tout bas, j'ai du joyeux sourire;
Au coeur qui ne croit plus, je rapporte la foi;
Au foyer morne et froid, je remettrai du rire,
Je les ramènerai, les jours joyeux d'antan!
Vous vous croyez au soir, vous êtes à l'aurore,
Une aurore nouvelle, au soleil éclatant,
Où vos coeurs assagis tressailliront encore.

J'avais mon rêve aussi, qui craignait le réveil,
Mais mon rêve vivra, puisque mes fils reviennent.
L'Avenir m'apparaît radieux et vermeil.
Tous mes espoirs vivront dans vos mains qui les tiennent.

Allons, relevez-vous, fronts courbés et pensifs,
Relevez-vous, voyez partout, dans mes campagnes,
Tous ces champs sans culture et ces beaux bois massifs;
Ces grands lacs reflétant la cime des montagnes!
C'est là qu'est le bonheur, c'est là qu'est l'avenir;
C'est là que les enfants grandiront dans la joie,
Là que les bras puissants auront de quoi bâtir.
C'est là qu'est le salut; c'est là qu'est votre voie.

L'humanité

Si, pourtant, c'était vrai?

La terre

Si c'est vrai? Regardez:
Voyez-vous la maison, au bord de la rivière,
Le toit luisant, qui rit dans le soleil d'été?
C'est là que le bonheur règne dans la clairière.
Entrez et contemplez l'image du bonheur:
Sur la table de chêne, où la soupe est servie,
Mère tranche le pain et le père, en humeur,
Raconte les détails de la tâche finie.
Les enfants, gros et gras, regorgent de santé.
Chacun rit et badine, et va de son histoire;
Puis l'on mange et l'on rit. Le bénédicité
Rend le repas meilleur à ceux qui savent croire.
Enfants, qui grelottez dans vos taudis sans feu,
Voilà le lot sacré que la terre vous donne.

L'enfant

Maman, qu'ils sont heureux, ils ont de tout chez eux!
Ils mangent à leur faim, et la soupe est si bonne!

La mère

Ah! Se pourrait-il donc que mes enfants, aussi,
Vivent de cette joie et de cette allégresse!

La terre

Mère, venez à moi, leur bonheur est ici.

Le père

Voir tous les miens heureux, oublier leur détresse,
Voir leurs yeux rayonner! Oh! Ne me trompez pas.
S'il fallait que l'espoir, qui, tout à coup, me charme,
Ne fût qu'un autre songe, au séduisant éclat,
Je ne pourrais subir cette nouvelle alarme.

La terre

Père, arrête un instant tes yeux sur ce tableau:
C'est midi, le soleil inonde la prairie;
Sous un chêne orgueilleux, dominant le côteau,
Un homme se repose et, la face éblouie,
Il flatte le flanc fort des chevaux fatigués;

Tout près, un chargement de bon bois de chauffage,
Sur lequel s'en iront les enfants amusés,
Quand il aura mangé dans le gai paysage.
Les voici, c'est leur voix qui l'appelle, là-bas,
C'est la voix du bonheur, la jeune voix aimée
Des plus vieux de ses fils, dont les joyeux éclats
S'en viennent divertir la tâche accoutumée.

Oubliant son labeur, il mêle à leur chanson
Sa voix puissante et forte, où le bonheur claironne.
Déjà le plus petit promène son menton
Sur son front ruisselant. . . Au loin, l'angelus sonne.
Tous quatre, gravement, découvrant leurs cheveux
Sur lesquels vient jouer le baiser de la brise,
Récitent la prière en des accents pieux.
Et le soleil sourit à cette image exquise.

Eh bien, ce paysan, que tu viens d'entrevoir,
Ce monarque du sol, où le bonheur l'enchante,
Ce père, qui tressaille au soleil de l'espoir,
Ce sera toi, demain!

Le père

L'espérance, qui chante
Dans tes mots merveilleux, m'emplit d'un grand émoi.
Si tu me disais vrai! Si l'horrible souffrance
Cédait à ce bonheur, et si *lui, c'était moi!*
Ah! Ce serait trop beau.

La terre

Au coeur pur de l'enfance,
Une mère jamais n'a dit de mots menteurs,
Elle ne sait pour lui que la berceuse tendre
De ses doux chants d'amour, imprégnés de douceur,
Qu'à leurs blonds angelots les mamans font entendre.
Bientôt, le cauchemar mourra dans le passé;
Travailleur, dont les bras dans l'ennui s'ankylosent,
Riche, que la débâcle affreuse a déclassé,
Jeunes, découragés, dont les regards se posent,
Humides et songeurs, sur les jours à venir,
Courages affaiblis par l'horrible tourmente,
Chassez le doute amer, regardez l'avenir.

Voici l'heure de croire, et voici la détente
De la griffe du mal qui vous broyait le coeur.
Regardez ces forêts, où les chênes superbes
Attendent vos bras forts pour tomber en bonheur.
Voyez ces vastes champs, d'où les sauvages herbes,
Sous vos efforts unis, se changeront en blé,
En semences de vie et de bonne richesse.
Avec le bois veiné du grand chêne coupé,
Vous meublerez le home où rira l'allégresse;

L'érable généreux donnera la saveur
D'un produit sans égal. Dans les sentes fleuries,
Vos robustes enfants, de la foi plein le coeur,
Gagneront, dans l'air pur, des forces affermies.
Autour de vos maisons à la claire toilette,
Des jardins attrayants fourniront à foison
Le bon légume sain, avec la fleur coquette.

C'est le soir, le soleil rougit le ciel au loin;
Les oiseaux sont au nid, tout est calme et repose.
Un homme heureux s'en vient sur sa charge de foin;
Il s'arrête un instant devant sa maison close;

Un appel, et, soudain, des cris joyeux d'enfants.
Comme des oiselets, ils sortent en volée,
Apportant leur bonsoir au souverain des champs,
Qui, bientôt, rêvera sous la nuit étoilée,
Certain du lendemain, l'âme et le coeur en paix.

Voilà votre avenir qui, devant vous, dessine
Le refuge où vos coeurs ne douteront jamais,
Dans l'ivresse de vivre, apaisante et divine.

L'enfant

Oh! Père, que c'est beau, nous n'aurions jamais faim!

La mère

Vois leur désir de vivre, écoute leur prière.
Ne crois-tu pas qu'ils ont assez souffert, enfin?
C'est le Bon-Dieu qui parle en l'appel de la terre.

Le père

J'obéis à vos voix, allons vers le bonheur.

Le riche d'hier

Et j'allais me tuer! J'ai honte, lâche, lâche!
Terre, pardonne-moi, je t'apporte mon coeur
Rasséréné, croyant et tout prêt à la tâche.

L'humanité

Quel regain de gaîté rayonne dans leurs yeux.
Un soleil m'apparaît dans un nimbe de joie;
Tout me semble plus beau, le ciel plus radieux;
Je sens l'espoir renaître; Il semble que je voie
L'épanouissement d'un bonheur sans pareil.
Serait-ce le matin après la nuit profonde?
Serait-ce enfin la paix, serait-ce le réveil
Du long rêve affolant, où se tordait le monde?

La terre

Oui, c'est le grand réveil après le cauchemar;
C'est le chant d'allégresse émanant des poitrines;
C'est le soleil plus beau, plus brillant et plus fort,

Qui répand de l'espoir sur toutes les collines.
C'est mon grand rêve, enfin, qui m'éblouit. Je vois
Un tableau merveilleux me rire dans l'espace;
Sur des sites en fleurs, des milliers de toits,
Où vient se reposer le gai bonheur qui passe;
Je vois surgir, partout où dormait la forêt,
Des villages peuplés de familles heureuses;
Le clocher, dominant le village coquet,
Où tinte l'oraison de ses cloches joyeuses.
Je vois des champs sans fin, où les riches moissons
Mûrissent dans la paix de la grande nature,
Des jardins, ombrageant de belles floraisons,
Où va glaner l'oiseau, dans le vent qui murmure.
Je vois, je vois partout du rire, du bonheur,
La jeunesse vivant son rêve qui l'enivre.
Je vois demain, rempli de paix et de douceur,
Le monde bâtissant, dans l'ivresse de vivre.

Vous tous, qui pleuriez dans le doute d'hier,
Enfant, mère, vieillard, pour vous, plus de souffrance!
Je vois chacun heureux, content, rieur et fier,
Chantant au grand soleil d'espoir, de renaissance!

L'humanité

Enfin! La grande voix, émanant des vallons,
A réveillé les coeurs, puissante, salutaire.
Que répondra le monde à l'appel?...

Toutes les voix

NOUS VENONS !

Il nous faut du bonheur! Nous venons à la terre!

SOIRS BRUMEUX

SOIRS BRUMEUX

PERSONNAGES :

Pierre Lacasse

Madame Lacasse

Jules Normand

Madame Normand

Le Notaire

Pensée de l'Auteur

Il est des soirs brumeux, de tristes fins de vie,
Où des coeurs, assoiffés de tendresse bénie,
Pleurent secrètement leur peine, et leur ennui
De s'en aller tout seuls vers le froid de la nuit;

Ils pleurent leurs espoirs et leurs anciens rêves,
Visions d'avenir, illusions si brèves,
Qui les berçaient jadis, et qui n'ont rien laissé
Pour le grand lendemain de leur triste passé.

A quoi bon leurs efforts et leur lutte sur terre,
Puisqu'ils n'ont plus d'enfants? Leur âme solitaire
Pleure l'isolement du grand soir obscurci.
Fallait-il donc vieillir pour s'en aller ainsi?

Qui donc viendra charmer leur solitude amère?
Qui donc fera briller sur leur vieillesse austère,
Avide de tendresse, un rayon de clarté?
Qui donc remplacera l'amour?

LA CHARITE.

A Sainte-Marguerite, un jour ensoleillé;
Une maison de ferme, où tout est éveillé;
Un parterre, fleuri d'un ravissant mélange
De roses et d'oeillets. Tout à côté, la grange
Où s'entasse le foin qu'on a fini d'entrer.
Un peu plus loin, l'enclos où l'on voit se vautrer
Les cochons à l'engrais, qu'on tuera pour les fêtes;
Dans le champ d'à côté, branlant leurs grosses têtes,
Des vaches ruminant, prennent un long repos;
Un coq lance au soleil ses gais cocoricos,
Pendant que le troupeau de poules, qui piaille,
Va se chercher un nid pour pondre dans la paille.
Au fond du champ voisin, un saule retombant
Abrite sous son ombre un cheval sommeillant.

C'est midi. Deux vieillards, aux têtes vénérables,
Causent sur le perron qu'ombragent les érables.

Lacasse

Allons, mère, secoue un peu ton vieux courage.
Nous avons rencontré plus d'un mauvais orage,
Et j'ai toujours trouvé ton coeur vaillant et fort.

Madame Lacasse

Je sais, mais cette fois, ça ressemble à la mort.

Lacasse

Tu vois trop tout en noir, le cas n'est pas si grave
Que tu t'affliges tant, toi qui fus toujours brave.

Madame Lacasse

Tu peux parler pour toi; mais, refoule, mon vieux,
La larme que je vois dans le coin de tes yeux.
Pauvres nous! A quoi bon nous payer de mensonge?
On est bien mieux à deux pour vivre un mauvais songe.
Pourrais-tu me cacher ton émoi, ta douleur,
A moi qui connais bien tous les coins de ton coeur?
Nous n'avons pas pour rien passé la vie ensemble;
Je sens toute ta peine en ton accent qui tremble.

Lacasse

C'est vrai, mon pauvre coeur souffre autant que le tien.
Le sort nous a vaincus, nos pleurs n'y feront rien.

Nos vieux bras impuissants faiblissent à la tâche;
A peine si les miens peuvent lever la hache!
Et mon coeur se déchire à chaque vain effort
Pour poursuivre la lutte et travailler encor.
Tu vois bien qu'il vaut mieux laisser la place à d'autres;
Nos champs produiront mieux dans leurs mains que
[les nôtres.

Madame Lacasse

Mais, laisser tout cela, ces lieux où nos parents
Ont connu le bonheur!

Lacasse

Ils avaient des enfants!

Madame Lacasse

Hélas! Si notre fils n'était pas mort en France!

Penser qu'on est ici depuis notre naissance,
Et qu'on va s'en aller! Va, tu peux bien pleurer
Sans te cacher, mon vieux, si ça peut soulager.

Lacasse

Ce qui m'afflige plus, ce n'est pas la détresse
Seulement de partir; je sais que la vieillesse
Doit, un jour, s'effacer devant de jeunes bras;
Mon grand regret, vois-tu, c'est de laisser... hélas!
Ces champs que j'ai foulés tous les jours de l'année,
Ma terre que j'aimais; la voir abandonnée
A de nouveaux venus, livrée aux étrangers;
C'est de voir ma maison, mes bois et mes vergers
Passer aux inconnus, et de n'avoir personne
A qui laisser nos biens, lorsqu'arrive l'automne!
Avoir tant travaillé, lutté par tous les temps
Pour vieillir à son aise... Et n'avoir pas d'enfants!

Madame Lacasse

Voyons, est-ce à mon tour de te dire les choses
Que ton coeur te dictait, lorsque mes lèvres closes

Etouffaient le sanglot qui voulait en sortir?
Nous nous en irons donc, puisqu'il nous faut partir.
Nous nous laisserons vivre au couvent du village —
Ce n'est plus pour longtemps,—Allons, père, courage!

Lacasse

Je te retrouve bien, à tous les mauvais jours.
Je devrais être fort, et c'est toi qui, toujours,
Sais me réconforter et me remonter l'âme.
Que ferais-je sans toi, ma bonne vieille femme?

Madame Lacasse

Nous nous sommes unis pour le pis ou le mieux;
Allons-nous nous manquer quand nous devenons vieux?
Me jeter de l'encens! Père, veux-tu te taire?

Sèche tes yeux, voyons, j'aperçois le notaire.

(Le notaire arrive avec Monsieur et madame Normand).

Le notaire

Bonjour. On se repose au soleil bienfaisant;
Vous ferez de beaux vieux. Voici monsieur Normand
Et sa dame, tous deux des riches de la ville.
Ils voulaient acquérir une ferme fertile
Pour accomplir un plan que leur coeur a conçu.
Ils désirent d'abord avoir un aperçu
De l'endroit que j'ai dit être le plus propice
Au beau dessein qu'ils ont de fonder un hospice,
Une école, plutôt, de petits sans parents,
Pour leur apprendre l'art de cultiver les champs.

Lacasse

Soyez les bienvenus, et mettez-vous à l'aise
Pour visiter. Pourvu qu la ferme vous plaise.

Normand

Votre accueil ne saurait être plus obligeant;
Nous craignions de causer quelque dérangement.

Le notaire

Puisque tout va si bien, nous pourrions peut-être
Visiter cette ferme, afin de la connaître.

Madame Normand

Allez, messieurs. Pendant que vous visiterez,
Nous causerons ici, vous nous y trouverez.
Les vieilles, comme nous, n'ont plus les jambes fortes,
Et préfèrent causer, assises près des portes.
Les affaires, d'ailleurs, regardent les maris;
Ils l'ont tant répété que nous l'avons compris.

Normand

Ne vous offensez pas, ma femme adore rire,
Mais il n'est pas malice en ce qu'elle peut dire.
Maintenant, nous irons, si monsieur le permet,
Visiter tous ses champs, sa ferme et sa forêt.

Lacasse

Comment donc, si je veux? Mais, je vous accompagne,
Je tiens à vous montrer moi-même ma campagne.

Le notaire

Voilà ce que j'appelle un hôte accommodant.
Mesdames, vous restez? Causez en attendant.
(Tous trois partent, *madame Lacasse* et *madame Normand* restent seules)

Madame Normand

Vous me pardonnerez, madame, je vous prie,
Je désirais avoir un brin de causerie.

Madame Lacasse

Ne vous excusez pas; deux femmes ont toujours
Du plaisir à causer de rubans, de velours.

Madame Normand

Ce n'est pas pour parler de bijoux, de toilette,
Que j'ai voulu rester; j'ai d'autre chose en tête.
En arrivant ici, je vous ai vus, tous deux,
Emus, comme au sortir d'un rêve douloureux;
Ne croyez pas, au moins, que je sois indiscrète,
Mais, j'ai cru deviner une peine secrète;
J'ai désiré savoir. Les femmes, voyez-vous,
Ont le don de trouver ce que l'on cache à tous.

Comme on est bien ici, comme la vue est belle,
Ces fleurs, ce beau soleil, ce calme, tout appelle
Le désir d'y rester!... Pourquoi donc partez-vous?

Madame Lacasse

Madame...

Madame Normand

N'ayez crainte, allons, rassurez-vous.
Je comprends que pour vous, je suis une inconnue

Dont vous avez raison de craindre la venue;
Elle en veut à vos champs, aux lieux que vous aimez;
Vous voyez une intruse et vous la redoutez.

Madame Lacasse

Ne pensez rien de tel, mais, je puis bien vous dire
Que mon coeur est plus près de pleurer que de rire.

Madame Normand

Essuyez cette larme et ne voyez en moi
Qu'une femme qui passe auprès d'un grand émoi
Et veut le soulager, en soulageant, peut-être,
La douleur qu'elle cache en le fond de son être.

Madame Lacasse

Vous êtes bonne!

Madame Normand

Non. Je comprends, j'ai souffert.
C'est parceque mon coeur saigne qu'il s'est ouvert
Aux souffrances qu'il voit.

Madame Lacasse

Comment pouvez-vous lire
Ce qui se passe en moi, ce que je n'ai pu dire?

Madame Normand

Il est des sentiments qu'on ne s'explique pas.
Sans comprendre pourquoi, j'ai cru voir un coeur las,
Désespéré, malade, et j'ai vu ma tendresse
S'apitoyer sur vous et sur votre détresse.

C'est un fait bien étrange et pourtant, bien heureux
De voir le lien qui naît entre les malheureux!

Madame Lacasse

Je ne sais pas comment vous répondre, madame,
Vous avez des accents qui me vont jusqu'à l'âme.
Mon orgueil, tout d'abord, s'est dressé, coléreux,
A vos premiers mots; mais voilà que vos yeux
Sont si doux et si bons et votre accent si tendre,
Que mon âme se plaît maintenant à l'entendre.
Vous m'avez mis au coeur, je ne sais pas pourquoi,
Le calme et le repos, vous chassez mon émoi.
Puisque vous devinez, je puis donc tout vous dire.

Madame Normand

Vous ne m'en voulez plus si mon coeur a su lire
Le secret douloureux que vous gardiez pour vous?

Madame Lacasse

J'ai tant pleuré, madame; il me sera bien doux
De m'ouvrir à quelqu'un,, de dire ma souffrance;
Mon coeur est écrasé du poids de son silence.

Madame Normand

Allez, dites-moi tout sans crainte et sans regret,
Je voudrais appliquer le baume qu'il faudrait.

Madame Lacasse

Il me faut remonter des ans en arrière:
C'était avant l'horreur de la terrible guerre;
Nous vivions heureux dans notre gai chez-nous,
Où nous formions, le soir, mille rêves bien doux.
Devant le feu luisant de notre cheminée,
Nous nous attardions jusqu'à l'heure avancée,
A former tous les deux, sans voir la nuit venir,
Heureux et confiants, des projets d'avenir,
Nous grisant de l'espoir d'avoir une famille,
Car nous avions un fils, un grand garçon, Camille;
Il était tout pour nous, l'amour, le seul espoir.
C'était lui qui devait, lorsque viendrait le soir,
Egayer le foyer d'une belle jeunesse,
D'enfants que gâterait notre vieille tendresse,
Et dans ce rêve pur, notre coeur se grisait.

Hélas! Ce pauvre coeur, si, parfois, il savait!
Un jour, — je pleure encor, chaque fois que j'y
[pense, —
Notre rêve sombra dans l'atroce souffrance.
La guerre!...
Notre fils était fort et vaillant,
Il partit en chantant, mais, je sais, simulant
La gaîté pour chasser les pleurs de nos paupières.
On m'a transmis, plus tard, ses paroles dernières.
Il n'avait que vingt ans, et... mourut à Vimy.

Madame Normand

Mon Dieu!

Madame Lacasse

Quoi donc?

Madame Normand

C'est là... qu'est mort
[mon fils, Rémi!
Je comprends maintenant; notre mal est le même:

Chacune avait un fils au grand vingt-deuxième,
Et nos enfants sont morts, peut-être au même jour.
Je comprends le besoin d'épanchement, d'amour,
Qui m'attirait vers vous. La sainte providence
A voulu rapprocher notre double souffrance,
Pour que les deux mamans parlent de leur petit
Avec le même coeur, avec le même esprit,
Et qu'en se partageant le mal qui les afflige,
Elles en souffrent moins, grâce à ce grand prodige;
Je comprends. Mais alors...

Madame Lacasse

A quoi pensez-vous donc?

Madame Normand

Mon coeur vient d'entrevoir un nouvel horizon.
Puisque la providence a voulu la rencontre
De nos âmes en deuil, n'allons pas à l'encontre
De ses sages désirs; unissons nos destins
Et travaillons ensemble au bien des orphelins.

Dans ces futurs semeurs, prêts à faire oeuvre utile,
Je reverrai mon fils, et vous, votre Camille.

Madame Lacasse

Vous pensez que l'amour pourrait tuer l'émoi,
Vous avez, je l'avoue, un meilleur coeur que moi.
Dans mon âme égoïste, une telle pensée
N'aurait jamais germé, si vous n'étiez passée.
Mais, grâce à vous, je sens renaître mon espoir
De voir un nouveau rêve éclore dans le soir,
Celui de reporter sur d'autres ma tendresse
Et de voir du bonheur égayer ma vieillesse.

. . . . . .

Qu'est-ce que penseront nos époux de ceci?

Madame Normand

Pouvez-vous en douter?

Justement, les voici.

Le notaire

Oh! La marche était longue et la chaleur intense,
Mais je crois que la peine aura sa récompense.
J'entrevois pour demain un heureux résultat,
Et je pourrai, je crois, faire un joli contrat.

Madame Normand

Que s'est-il donc passé?

Normand

Je vois à ton sourire
Que vous avez aussi quelque chose à nous dire.
Vous n'avez pas causé toutes les deux pour rien.
Je lis dans ta pensée et la connais si bien!

Madame Normand

Pourquoi ne dis-tu pas ce que tu veux m'apprendre?

Normand

Toi qui sais deviner, tu devrais me comprendre.

Lacasse

Je vais vous dire, moi. Mon coeur ne peut tarder
A crier ce secret que je ne puis garder.

Le projet noble et grand, qui charme et qui fait battre
Leurs deux coeurs généreux,. . . Nous le vivrons à
[quatre!

Madame Lacasse

Mais ce rêve est celui de nos coeurs de mamans!
Le ciel vous inspira les mêmes sentiments.

Madame Normand

Nous pourrons donc vieillir maintenant à notre aise,
Unis dans la même oeuvre, et sans plus de malaise.

Madame Lacasse

Tous nos longs désespoirs, nos ennuis, nos tourments
Fondront dans des soirs clairs, pleins de rires d'enfants!

AU BERCAIL

AU BERCAIL

PERSONNAGES :

François Laroche,

Madame Laroche,

Jacques (Leur fils)

Madeleine (Leur fille)

Guy, 10 ans (Leur petit-fils)

Madame Martin (Une voisine)

A la ferme Laroche, un soir d'août. Autour de la table, sur laquelle brûle la grosse lampe à mèche ronde, la famille est réunie. Il est huit heures. François Laroche bourre sa pipe de maïs; Madame Laroche, un paquet de bas devant elle, s'apprête à repriser; Madeleine lit l'hebdomadaire; Jacques, le menton dans ses mains, le regard fixe, semble rêver.

Laroche

Que dit-il de nouveau, le journal de la ville?
Que nous annonces-tu, pour aujourd'hui, ma fille?

Madeleine

Des robes, des rubans, et de jolis chapeaux,
Et, pour l'hiver prochain, de splendides manteaux.

Madame Laroche

Tiens, notre Madeleine est-elle donc coquette?

Madeleine

Maman, tu m'as promis un manteau pour ma fête.

Laroche

Si ta mère a promis, tu peux dormir en paix.
Papa paie, et maman ne refuse jamais.

Madeleine

Papa, j'ai travaillé bien fort, sur sa promesse.

Laroche

C'est connu, Madelon n'est pas une paresse,
Elle a du coeur tout plein, nous savons tous cela,
Et ce qu'on a promis, Madeleine l'aura.
Mais, dans tout ce journal, trouve-nous autre chose
Que beau manteau d'hiver et que toilette rose.

Jacques

On n'entend plus parler, ici, que vêtement!

Madeleine

Tiens, de mauvaise humeur? Qu'est-ce donc qui
[vous prend?
Seriez-vous jaloux d'un manteau qu'on m'achète?
Je ne puis pas le croire, et puis, ce serait bête
De chagriner ta soeur qui t'aime bien, méchant,
Parcequ'elle demande un manteau par cinq ans.

Jacques

Fais ce que tu voudras, mais parlez d'autre chose.
Notre vie est déjà par trop triste et morose!

Madame Laroche

Jacquot, mon cher enfant, qu'est-ce qui te prend donc?
Toi, toujours si rieur, te voilà tout grognon;

Tu ne nous parles plus, ton air est dur, maussade.
Qu'est-ce qui ne va pas, voyons, es-tu malade?
Qu'as-tu?

Jacques

J'ai... Je n'ai rien.

Laroche

Tu caches quelque chose!
Je l'ai compris aussi, devant ta bouche close,
Tes airs de n'avoir plus aucun attrait pour rien.
Est-ce qu'on n'a pas su te traiter assez bien.

Madame Laroche

Père!

Laroche

Laisse donc, mère, il faut que je confesse
Ce garçon qui nous cache un mal, un secret, laisse.

Depuis des mois, j'ai vu que la barque allait mal.
Il n'est plus le même homme, il était matinal,
Et n'a plus, aujourd'hui, le coeur à son ouvrage.
J'imagine, parfois, qu'il manque de courage.
Il a, quand je lui parle, un air dur, renfrogné.
Je crois que, ce matin, il a même grogné,
Quand j'ai parlé d'entrer le foin avant la pluie.
Je n'ai jamais rien dit, mais tout cela m'ennuie,
Et je veux découvrir ce qu'il a sur le coeur.
Dis-le donc, ce secret, qui te rend si boudeur!
Quelqu'un t'a-t-il blessé?

Jacques

Non.

Madeleine

Jacquot, mon grand frère...

Laroche

Madeleine, tais-toi, laisse, laisse-moi faire.
T'aurait-on refusé rien que tu désirais?
T'a-t-on fait un reproche? Ai-je été dur?

Jacques

Jamais

Laroche

Alors?... Parleras-tu?

Madame Laroche

Voyons, père, prends garde!

Laroche

Faut-il mettre des gants pour parler? Mais, regarde
Ses yeux durs, en dessous, avec leur air buté.

Il nous faut l'avoir fait ce qu'il est, et gâté
Dans ses moindres désirs et son moindre caprice
Pour, qu'au premier travers, ce monsieur se hérisse,
Et, drapé dans l'orgueil de ses petits vingt ans,
Monsieur ne daigne plus répondre à ses parents.
Il faudra bien savoir quel est le maître, ici.
Quand je parle, je veux que l'on m'écoute aussi
Et qu'on daigne répondre aux questions que je pose,
Au lieu de rester là, tout bêta, bouche close.
Vas-tu répondre, enfin? Voyons, décide-toi,
Ou, sinon, tu verras que le maître, c'est moi!

Jacques

Assez! Je parlerai. Ma patience est lasse
De voir la même chose, à chaque jour qui passe.
Jamais d'autre horizon que le bout de son champ;
Pour plaisir, labourer jusqu'au soleil couchant;
Se lever, le matin, avec la perspective
De peiner tout le jour, dans sa tâche hâtive;
Avant le déjeûner, soigner les animaux;
Avant de se coucher, aller voir aux chevaux;
Lundi, mardi, toujours, et toute la semaine,

Frissonner jusqu'au coeur, sous la veste de laine;
L'été suer sans cesse, et, l'hiver, grelotter!
Ah! La joyeuse vie et qu'on peut la chanter!

Laroche

Jacques, arrête-toi! Tu n'aimes plus la vie
Que l'on mène à la ferme? Elle est pourtant jolie,
Et tu l'aimais, hier. Que s'est-il donc passé
Dans ton cerveau malade? Où donc as-tu puisé
Ces travers, qui te font rêver d'indépendance?
Prends bien garde, mon fils, prends garde à la [souffrance
Qui résulte toujours des révoltes des fils,
Aux mirages trompeurs, quelque brillants soient-ils.
Prends garde aux résultats d'un moment de sottise;
Prends garde que la ligne, à l'horizon, se brise
Au-delà de nos champs, où nous vivons heureux.
Prends garde aux visions, aux rêves trop douteux.
Bien d'autres sont partis, qui pourraient te le dire:
Le bonheur est chez nous! Prends garde au long [martyre

De tous ceux que la ville a brisés sans retour.
Prends garde de souffrir et de pleurer un jour.

Quand je t'aurai tout dit, si tu penses encore
Que l'état de fermier est trop dur, je déplore
Grandement ton erreur, mais, écoute-moi bien,
Quand tu seras parti, tu ne nous seras rien,
Et quand tu reviendras chez-nous, l'âme affamée,
Tu trouveras toujours notre porte fermée.
Maintenant, réfléchis.

Jacques

Je veux du changement,
Je veux la vie, enfin, je veux du mouvement;
Je veux d'autres tableaux qui s'offrent à ma vue;
Je veux d'autres plaisirs que pousser la charrue!

Laroche

C'est tout?

Jacques

. . . . . .

Laroche

As-tu tout dit?

Jacques

. . . . . .

Laroche

Tu partiras demain!

Madeleine

Jacques, Jacquot!

Laroche

Tais-toi!

Madame Laroche

Père, sois plus humain!

Laroche

Taisez-vous! Seul, ici, je décide et j'ordonne;
Contre ma volonté, je ne souffre personne!

Madeleine

Pauvre Jacques!

Madame Laroche

Seigneur, inspirez l'avenir.
Qu'il puisse pardonner!... Qu'il puisse revenir!

II

A la ville. Une chambre pauvrement meublée. Jacques est seul. Onze ans de lutte l'ont vieilli, il a des cheveux gris. Un veuvage précoce l'a laissé seul avec un fils. Il est pâle, épuisé et rêve tristement.

Jacques

"Tu trouveras toujours notre porte fermée!"

Ah! Ces mots qui, toujours, en mon âme alarmée,
Résonnent lourdement, obsession de glas
Que l'orgueil, dans mon coeur, ferait sonner, hélas!
Oh! Mes rêves de fou, ma stupide fierté,
Mes désirs insensés d'air et de liberté,
Voilà le résultat de la maudite emprise
Que vous aviez sur moi, sur ma pauvre âme, éprise
De folle indépendance et d'horizons nouveaux:
Un paria de plus, échouant aux bureaux
De placement publics, où des milliers attendent
Le coupon que des mains d'indifférents leur tendent
Pour un peu de travail, camouflage d'aumône.

Voilà le résultat! Quelle belle couronne
A mon rêve insensé, quel réveil au grand jour!

"Tant d'autres, que la ville a brisés sans retour!"

Comme il avait raison, alors, mon pauvre père,
Et comme je comprends son reproche sévère.
Je réalise aussi, maintenant, pauvre fou,
Que le plus prévoyant, mon père, c'était vous.

Si sa colère, enfin, pouvait s'être calmée!

"Tu trouveras toujours notre porte fermée!"

Ah! Ces mots qui, toujours, résonnent dans mon coeur!
Il ne pardonnera jamais, pour mon malheur.
Le pire, c'est qu'un fils, un pauvre enfant sans mère
Souffrira par ma faute, un pauvre innocent.

Guy (entrant)

Père,
Bonsoir. Si j'avais su, je serais retourné
Bien plus tôt, je t'assure. Et puis, j'ai rencontré
La voisine, en entrant, et, pendant ton absence
Elle a vu mes cahiers, avec ma récompense
De cet après-midi, parceque mon devoir
Etait parfait. Es-tu content de le savoir?

Jacques

Oui, bien content, mon Guy.

Guy

Qu'as-tu donc, petit père,
Tu me parais tout triste, et le souper . . . J'espère
Que je n'ai pas fait mal.

Jacques

Mon pauvre petit Guy,
Te voilà déjà grand, et je dois aujourd'hui,
Te traiter comme un homme. Il faut que je te dise
Une chose qu'avant tu n'aurais pas comprise.
Mais, viens manger d'abord.

Guy

Père, je n'ai pas faim,
J'ai pris un bon repas chez Madame Martin.
Tu sais, elle me gâte et m'aime la voisine.
Elle m'a dit, tantôt, une histoire bien fine.
Elle m'aime beaucoup.

Jacques

Elle est bonne pour nous,
Pour toi, mon petit Guy. Puis... C'est mieux que [chez nous,
Chez elle, on mange mieux!

Guy

Ne dis pas cela, père.
J'ai mal fait de parler, je t'ai mis en colère.

Jacques

Mais non, mon petit Guy, rien ne peut me fâcher,
Mais, j'avais du chagrin, je n'ai pu l'empêcher.
En pensant que la vie aurait pu te sourire,
Si ce n'avait été. . . ce que je ne puis dire
A mon petit garçon.

Guy

Mais, je sais. . . Grand-papa?

Jacques

Comment? Que me dis-tu? Qui t'aurait dit cela?

Guy

C'est... Madame Martin.

Jacques

Madame... Elle est chez elle,
Va la chercher, petit, dis-lui que je l'appelle
Rien que pour un instant, pour avoir son avis
Sur quelque chose, et toi, reste avec ses petits,
Attends qu'elle retourne. Il faut que je lui cause.

(*Guy* sort)

Qu'a-t-elle dit?

(on frappe)

Entrez.

(*Madame Martin* entre)

Il survient quelque chose
D'inattendu, d'affreux; mon terrible secret,
Que je cachais si bien à mon fils... Il le sait!

Madame Martin

En effet, et c'est moi qui l'ai dit, pour bien faire.
Je pensais au petit, et je n'ai pu me taire.

Jacques

Alors... Il sait, lui... lui, ma faute d'autrefois!

Madame Martin

Ne vous irritez pas, écoutez. Croyez-moi.
Pensez-vous un instant que j'eusse été capable
De dire à cet enfant que vous fûtes coupable?
Et, coupable, d'ailleurs, n'est pas le mot qu'il faut.
Vous vous êtes trompé, ce n'est pas un défaut.
N'avez-vous pas assez souffert de la folie
Que vous pleurez encor? Faut-il que votre vie
Et celle du petit soient l'horrible rançon
De l'erreur d'un moment, d'un orgueil de garçon
Fasciné par l'appât, le luxe de la ville
Qui vous l'a fait payer d'une façon bien vile?
Je savais qu'après tout, le seul tort, le seul mal
Avait été de fuir le toit familial,

Sans rien laisser de vil, nul souvenir coupable,
Et que votre malheur n'était que regrettable
Pour les vieux, pour la soeur que vous avez là-bas;
Qu'il n'est rien que les vieux ne nous pardonnent pas!
Et puis, mon coeur de mère a compris que l'enfance
A besoin de tendresse et d'un peu d'espérance.
C'est pour cela qu'à Guy j'ai montré des parents
Qu'il connaîtrait un jour, qui seraient bons, aimants,
S'il demandait à Dieu, dans toutes ses prières,
D'aplanir le chemin et d'ouvrir les barrières.
Mais, pour lui, j'ai fait plus, et sans vous consulter.
Je sais que votre coeur saura me pardonner.
Pour votre Guy, pour vous, j'ai conté votre peine,
Dans une longue lettre, à tante Madeleine.

Jacques

Vous avez fait cela? Mais, que vont-ils penser?

Madame Martin

Ils verront seulement la blessure à panser.
La faute disparaît, quand on sait la détresse

Honnête et sans reproche, et la bonne tendresse
Des coeurs vraiment chrétiens est faite de pardon.
Pensez à l'avenir de ce petit garçon,
Qui grandirait si fort, si joyeux, sur la terre,
Guidé par les conseils, l'amour de son grand-père
Dont le coeur s'ouvrira, s'il n'est ouvert déjà,
En se voyant revivre en ce petit-fils là.
Pensez à vos deux vieux, pensez à votre Guy,
Et, si tout réussit, soyez heureux pour lui.

Jacques

Puisse Dieu vous entendre, exaucer la prière
Qu'il a su faire éclore en votre coeur de mère.

III

A la ferme. Les coeurs faiblissent.

Madame Laroche

Qu'as-tu, mon bon François? Depuis ces jours
[derniers,

Il me semble te voir des airs bien singuliers.
Tu parais fatigué, soucieux, mal à l'aise.
Ressens-tu quelque chose, un souci, du malaise?
A table, encor, ce soir, tu semblais harassé;
Tu restais sans parler, tout désintéressé
De ce qu'on pouvait dire ou que l'on pouvait faire.
Je m'inquiète un peu, je ne puis te le taire.

Laroche

Mère, pourquoi chercher à te troubler le coeur?
Je me porte très bien. Ce n'est pas le docteur
Qui fera, de sitôt, se vider notre bourse.
Mais, je pense parfois au terme de ma course.
Je ne suis pas en peine, inquiet de demain;
Je sais que sur la planche on a beaucoup de pain;
Je sais où ma femme a sa cachette remplie,
Où nous pouvons puiser pour toute notre vie.
Mais, mère, que veux-tu? Parfois, je vois tout noir
En pensant à nos champs que je puis entrevoir
Divisés et livrés à des mains étrangères,
Quand nous serons partis; toutes ces belles terres
Où nous avons trimé, peiné pour les grandir.

Madame Laroche

Pourquoi te chagriner, penser à l'avenir?
La providence est là, laissons la providence
S'occuper de demain. Laissons à sa prudence
Le soin de tout règler comme elle l'entendra.
Vivons en paix, je sais que tout s'arrangera.

Laroche

Je devrais t'écouter, ma vieille conseillère,
Toi, qui n'as pas manqué d'être toujours sincère,
Je devrais . . . Mais, des fois, je sens faiblir mon coeur
En pensant que mon bien, le fruit de mon labeur,
Ira dans d'autres mains, sans qu'on puisse rien faire.
Tiens, mère, je suis las, à la fin, de me taire
Et de penser toujours que l'on a, quelque part,
Un grand bêta de fils, un robuste gaillard,
Qui doit souffrir la faim dans quelque trou de ville,
Au lieu de vivre en roi sur la terre fertile.
Il devrait bien savoir, pourtant, que je vieillis,
Que je n'ai pas de haîne et que je m'attendris;
Il devrait bien penser que le courroux d'un père

Ne peut être éternel, qu'il n'est plus de colère
Dans mon coeur inquiet, avide de le voir.
Tout cela, l'orgueilleux, il devrait le savoir.
Pourquoi ne vient-il pas, tout au moins, pour sa mère?

Madame Laroche

Oh! François, mon François, si Jacquot revenait!

Laroche

Ne leurre pas ton coeur de l'espoir qui renaît.
Quand la ville les prend, nos bâtons de vieillesse,
Elle ne les rend plus aux vieux dans la détresse!...
Allons, mère, bonsoir,

Madame Laroche

Mais si nous savions où
Se cache sa fierté?

Laroche

Qu'il vienne donc, le fou!
(Il sort. *Madeleine* accourt)

Madeleine

Maman, maman, je sais...

Madame Laroche

Tu sais... quoi, Madeleine?

Madeleine

Je sais où Jacques vit, où se cache sa peine.

Madame Laroche

Toi, tu sais? Oh! Mon Dieu! Dis-tu vrai? Mais
[comment?...

Madeleine

Je sais qu'il souffre et pleure; il va venir, maman!
Mon père, vite, vite, il faut qu'on le lui dise!

Madame Laroche

Pas ce soir, attendons. A demain la surprise.
Il se sentait si las, laissons-lui son sommeil.
Madeleine, vois-tu, demain, le beau réveil!

IV

Au bercail. Nouvelle aurore.

Madeleine

Papa, ton déjeuner t'attend, vas-tu descendre?

Laroche

Je descends, je descends. On croirait, à t'entendre,
Que l'on est bien pressé de manger, ce matin.
Que se passe--t-il donc? Tu m'as un air malin...

Madeleine

Mais rien, papa, c'est l'air matinal qui me grise.
Puis, il faut que je sois, tout-à-l'heure, à l'église.
Le pain est-il grillé bien à point? Le gruau
Est-il assez sucré? Ton thé n'est pas trop chaud,
Non? Tant mieux. Tu seras plus dispos et plus leste
Pour entrer, aujourd'hui, tout le foin qui te reste.

Laroche

(Se levant et allant à la fenêtre)

En effet, et je crois que le temps sera beau.
Mais... Je rêve... voyons... qu'ai-je donc au
[cerveau?

Madeleine, voyons, je ne suis pas fou... Mère! Que vois-je donc là-bas?

(Les chevaux sont attelés à la charrette; Jacques, en habit de travail, les cordeaux à la main, est prêt à partir. Guy est debout près de lui dans la voiture)

Guy

Bonjour! Bonjour, Grand-père.

Laroche

Mon Dieu!

Jacques

Père, quel champ faisons-nous, ce matin?

Laroche

(il a tout deviné. Radieux)

Bonjour, Jacquot, allons finir au grand sapin.
Et toi, gamin, quand donc embrasses-tu grand-père,
Et tante Madeleine, et ta bonne grand'mère?
Ah! Les cachottiers! J'ai du coeur au travail,
Quand le Bon Dieu répand tant de joie au bercail!

SOUS LES CHÊNES

SOUS LES CHÊNES

PERSONNAGES :

Marguerite

Jacques

Le père

L'impresario

SOUS LES CHÊNES

Sur la demeure, calme ainsi qu'un reposoir,
Les grands chênes, rougis par le soleil du soir,
Epandent leur feuillage où son rayon se penche
Pour sourire, à travers, à la toiture blanche.

A quelques pas, le lac semble un miroir doré,
Où vient se refléter le grand ciel étoilé;
Les chênes, ondulant au souffle de la brise,
Paraissent des gardiens, assurant leur emprise
Sur cet éden terrestre, où gîte le bonheur.

C'est un soir de juillet, fait de chaude douceur.
Des gazouillis d'oiseaux troublent seuls le silence.
Le soleil va s'éteindre en l'ombre qui s'avance.
Empoignant de douceur, un chant limpide et pur,
De ce nid reposant, s'envole vers l'azur.

Marguerite

(Chantant. Air: "La Voix des Chênes")

Quand le soir pur me cache l'horizon,
Mon rêve va vagabonder dans l'ombre.
Mon coeur épris se murmure ton nom,
En évoquant tes traits dans la nuit sombre.

Je crois entendre éclore dans la nuit
Ton chant d'amour, qui me grise et m'enchante,
Et dans mon coeur, tout s'éveille et tout chante;
La nuit s'éclaire et c'est l'amour qui luit.

Jacques

(S'avançant et continuant la chanson)

Quand tu rêves d'amour, et que ta voix m'appelle,
C'est mon coeur qui répond dans la nuit, oh! ma belle.
Ecoute en ton doux nid d'amour,
Ecoute en ton doux nid d'amour,
Vibrer gaiment ma douce ritournelle.

Jacques

Bonsoir!

Marguerite

Tu m'écoutais?

Jacques

La chanson de ton coeur,
Me parvient de partout, c'est la voix du bonheur!

Marguerite

Tu l'aimeras toujours, le chant de ton amie?

Jacques

Quand tu chantes, vois-tu, c'est comme une éclaircie
Dans le ciel d'alentour, c'est un enchantement

Qui me berce le coeur, le grise éperdument.
Il me semble que tout s'éclaire et s'illumine
Et ta chanson me semble une aubade divine.
Il me vient des pensers — tu les trouvera fous —
De crier aux oiseaux: "Vous n'êtes pas jaloux?"

Marguerite

Comme elle parle bien, ta pensée amoureuse,
Elle va droit à l'âme et la rend tout heureuse!
Comment ne pas t'aimer, mon Jacques? Et, pourtant...

Jacques

Ton front est soucieux, qu'y a-t-il là-dedans?

Marguerite

Si mon chant se taisait, s'il fallait l'interrompre,
La chanson qui te plaît.

Jacques

Tais-toi.

Marguerite

S'il fallait rompre
La douce intimité; s'il me fallait partir!

Jacques

Partir? Tu n'as plus droit, maintenant, de mentir
A tes serments d'hier. Ton âme s'est promise,
Tu ne peux te reprendre et dénouer l'emprise
De l'amour qui nous rit. Cesser de nous aimer?
Cela ne se peut pas, tu voudrais m'alarmer
Pour entendre des mots que ton âme désire,
Et pour me dire, après: "grand fou, je voulais rire!"

Marguerite

Jacques...

Jacques

Laisse-moi rire, à mon tour. Tu ne peux
Me troubler à plaisir. Mon amour est de ceux
Qui ne redoutent rien. Je t'aime, c'est ma vie.
Dis ce que tu voudras, et laisse que j'en rie.

Marguerite

Jacques, écoute-moi.

Jacques

Qu'y a-t-il donc? Tes yeux
Ont perdu leur gaîté, ton regard si joyeux
S'est voilé. Qu'as-tu donc?

Marguerite

J'ai peur! Si ta pensée
Ne me comprenait pas. Je suis ta fiancée,

Je t'aime, mais... j'ai peur, depuis qu'on est venu
M'ouvrir un horizon jusqu'alors inconnu,
Je ne comprends plus rien en mon âme enfièvrée.

Jacques

Mais qui donc est venu? Quelle mine éplorée
Tu fais! Que t'a-t-on dit? Qui t'a troublé le coeur?

Marguerite

Jacques, tu sauras tout. Je voyais le bonheur
Eclairer l'avenir, le fleurir de promesse;
L'aveu de notre amour m'était une caresse
Qui me chauffait le coeur et qui m'enveloppait
D'un doux rayonnement de douceur et de paix,
Lorsqu'un homme est venu détruire tout ce charme
Et jeter dans mon âme une note d'alarme.
Oh! Ne t'abuse pas, notre amour est à nous
Il ne l'a pas touché, mais des mirages fous
Sont sortis des propos de l'homme de la ville.
Il m'a fait entrevoir un avenir qui brille,

Des théâtres remplis, la gloire, le succès
Comme prima dona, si jamais je voulais
M'en rapporter à lui.

Jacques

Promesses mensongères,
Rêves sans lendemain, visions passagères!

Marguerite

Qui sait?... Si cependant, il ne se trompait pas;
Si c'était le succès qui m'attendait là-bas!

Jacques

Tu n'as pas refusé, pensant à ma tendresse,
Au départ nécessaire, à l'horrible détresse
De mon coeur délaissé, lorsque le tien vivrait
De louanges, d'encens! Qu'est-ce qu'il deviendrait?

Marguerite

Mais, je n'ai rien promis.

Jacques

Tu ne sais pas, tu penses,
C'est l'acquiescement, caché sous les silences.

Marguerite

Ne puis-je pas prévoir ce qui peut être, un jour?

Jacques

Sans plus te soucier de moi, de mon amour!

Marguerite

Je t'aime, c'est cela qui me cause ma peine.

Jacques

Peux-tu sacrifier mon amour à ta veine!

Marguerite

Le vilain fiancé, qui ne songe qu'à lui!
Crois-tu qu'on aime moins, quand le succès a lui?

Jacques

Crois-tu donc que l'amour puisse vivre d'absence?

Marguerite

C'est là toute ta foi, toute ta confiance?...

Jacques

Comprends-moi bien, mon coeur n'a pas peur du
[présent;

Mais le tort est toujours du côté de l'absent.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon âme s'effraie;
Je sais ton coeur sincère et ta tendresse vraie;
Mais demain, mais plus tard, quand le succès viendra;
Sous la gloire et l'encens qu'on te prodiguera,
L'adulation de tous, le triomphe qui grise,
Pourras-tu retracer mon image imprécise?
Il est si naturel d'oublier le tableau
Qui dort au haut du mur, derrière un rideau,
Surtout quand le rideau contient d'autres images.
Jacques disparaîtra parmi tant de mirages!

(On entend le père et l'impresario qui s'approchent en causant)

L'impresario

C'est la gloire pour elle et le confort pour vous.

Jacques (A Marguerite)

C'est lui?

Marguerite (A Jacques)

C'est lui.

Le père

Pourtant, le bonheur est chez nous.

Jacques

Je déteste cet homme!... Il faut que je lui dise...

Marguerite

Rien Jacques. Le courroux n'engendre que sottise.

Jacques

Mais, que lui diras-tu? Je désire savoir,
Car le doute me tue!

Marguerite

Allons, reviens ce soir.
Si tous ses arguments ne m'ont pas convaincue,
Mon coeur te répondra par la chanson connue.

Jacques

Et tu la chanteras?

Marguerite

Tu le voudrais donc bien?

Jacques

J'attendrai ta chanson, mon bonheur et le tien.
(il sort)

L'impresario

Rêve-t-elle déjà de briller, notre étoile?

Marguerite

L'astre ne brille pas tant que le jour le voile,
Et les soirs sont souvent bien sombres et bien gris!
Les matins savent-ils l'après des jours finis?

L'impresario

Allons! Des pensers noirs en ce décor magique!

Marguerite

Bien des rêves dorés ont un réveil tragique!

L'impresario

Il faut penser plutôt aux splendides tableaux
Qu'on vous fait entrevoir.

Marguerite

Vous les montrez trop beaux!

L'impresario

Mais, vous possédez tout ce qu'il vous faut pour
[vaincre,
Et vous vous refusez à vous laisser convaincre.
Vous avez la beauté, la grâce, le talent.
Ne pensez-vous donc pas à ce qui vous attend?
La gloire de compter parmi les grands artistes
Que l'on fête partout?

Marguerite

Ne sont-ils jamais tristes?

L'impresario

La gloire embrase tout, par elle tout est beau,
Le triomphe éblouit.

Marguerite

Ecartez le rideau!
Derrière l'éclat, la grande apothéose,

Vous ne me montrez rien; je devine autre chose.
C'est votre rôle, à vous, de parler de succès,
De triomphe, d'argent, de bien-être. . . Je sais.
Mais me garderez-vous ma liberté que j'aime,
Mes vingt ans pleins de rêve, et le plaisir extrême
De venir et d'aller, suivant ma volonté,
M'égayer dans les fleurs, sous le soleil d'été?
Vaudrait-il d'échanger tout cela pour des chaînes
Bien que couvertes d'or? Je préfère mes chênes,
Sous lesquels je suis née, où le bonheur est sûr,
Où vient se refléter, le soir, le ciel d'azur.
J'aime mieux aujourd'hui, fait de bonheur tranquille
Qu'un lendemain douteux, dans le bruit de la ville.

L'impresario

Mais, là-bas, c'est le luxe, et l'or et le velours!

Marguerite

Ici, c'est mon beau lac qui me rit tous les jours!

L'impresario

C'est l'éclat, les bravos de la foule en extase!

Marguerite

Mon oreille aime mieux la cascade qui jase!

L'impresario

C'est votre oeil ébloui par le théâtre plein!

Marguerite

Mon ciel est bien plus grand, plus calme et plus serein!

L'impresario

Mais, quel est en cela l'avis de votre père?

Le père

Depuis que le Seigneur a rappelé sa mère,
Cette enfant a quitté ses études pour moi.
Elle a pris bravement, et sans le moindre effroi,
La place de la morte au foyer triste et morne.
Son courage fut grand, son dévouement sans borne,
Et mon vieux coeur lui doit d'avoir pu traverser
La crise sans mourir et sans désespérer.
Maintenant qu'à son tour, elle cherche sa route,
Incertaine, hésitante et l'âme en proie au doute,
Je ne puis que prier le Ciel de l'éclairer,
Sans lui rien conseiller que je puis déplorer.
La Providence est là pour veiller sur les âmes;
Elle la guidera mieux que moi dans les trames
Qu'elle peut rencontrer au chemin du bonheur.
La Providence est juste et ne fait pas d'erreur.

L'impresario

Mais vous?

Le père

Moi? Je suis vieux et ma tâche est finie,
Elle commence à vivre et j'achève ma vie.
Elle fut bonne et tendre, et c'est le gage sûr
Que Dieu lui donnera ce qu'il donne au coeur pur.
Marguerite peut suivre, au gré de son envie,
Et sans songer à moi, le chemin de sa vie.

Marguerite

Mais si je m'en allais, père, viendriez-vous?

Le père

Je ne le pourrais pas, je veux mourir chez nous,
Satisfait et paisible, sous mon dôme de chênes.
Mais cela ne doit pas te procurer de peines.
Ne pense pas à moi, j'ai de quoi bien vieillir,
A l'abri du besoin, sans peur de l'avenir.

Marguerite

Si l'avenir est tel qu'on me le fait entendre,
L'artiste resterait une fille bien tendre.

Le père

Je le sais, mais en ville, aux fêtes, aux galas,
Je pourrais encombrer, et ne le voudrais pas.
D'ailleurs, mon coeur est pris à la ferme ancestrale,
Il vit de souvenirs dans la brise amicale.
A mon âge, vois-tu, l'on est que souvenir.
Le passé parle au coeur, bien plus que l'avenir;
En la faisant revivre, il rend l'âme joyeuse.
Va, je vivrai content en te sachant heureuse.
Tenez, voyez, ici, ces marques sur le tronc
Du grand chêne qui penche au coin de mon perron,
Ta mère, les traça, le jour des fiançailles.
Ah! C'était le beau temps, le temps gai des semailles.
Près de la porte, ici, nous marquâmes, tous deux,
Celui qui me rappelle un grand jour, bien joyeux,
Jour de notre union. Nous avons voulu mettre

A ce mémo d'amour, tous les deux, notre lettre.
Tenez, de ce côté, le plus jeune de tous,
C'est ton grand chêne à toi, Marguerite; c'est nous,
Nous qui l'avons planté, le jour de ta naissance,
Comme un gage d'amour, d'espoir, de renaissance.
Comment puis-je quitter tous ces souvenirs-là?

L'impresario

Alors, mon plaidoyer n'aboutit qu'à cela,
Vous faire souvenir que votre seule attache
Est pour ce coin désert, où le talent se cache?
Mais un pareil talent se doit au monde entier.
Vous n'avez pas le droit, tous deux, de l'oublier,
Et c'est votre devoir . . .

Marguerite

Qu'a le devoir à faire
Dans mon désir, à moi, de chanter ou me taire?
Avant que d'être au monde, oserait-on douter
Que ma vie est à moi. Viendra-t-on me dicter

De marcher sur mon coeur, pour satisfaire au monde,
Prodiguer mes chansons à tous vents, à la ronde,
Pour déplorer plus tard, quand le déclin viendra,
Le désillusion qui, seule, restera?
Vous n'avez pas pensé que mon coeur, jeune et tendre,
Avait aussi le droit d'aimer et de prétendre
A sa part de bonheur; qu'il possédait aussi
Ses désirs, ses espoirs qui ne vivent qu'ici.
Vous oubliez l'amour, en parlant de théâtre.
Je les ai, tous les deux, dans un amphithéâtre
Ensoleillé, fleurant le parfum du printemps,
Avec, comme auditoire, attentif à mes chants,
Tous les oiseaux du ciel et toute la nature.
Mon grand théâtre, à moi, c'est la nuit calme et pure,
Les astres pour décor et le lac pour rideau.
Dites-moi si cela n'est pas cent fois plus beau
Que la salle remplie, où la fausse lumière
Ne produit qu'un effet d'emprise passagère?

L'impresario

Alors, votre réponse. . .

Marguerite

Elle vient. Ecoutez.
Vous voulez que je chante? Eh bien, je vais chanter.

(Elle chante)

Quand le soir pur me cache l'horizon,
Mon rêve va vagabonder dans l'ombre;
Mon coeur épris se murmure ton nom,
En évoquant tes traits dans la nuit sombre.

Je crois entendre éclore dans la nuit
Ton chant d'amour, qui me grise et m'enchante,
Et dans mon coeur, tout s'éveille et tout chante.
La nuit s'éclaire et c'est l'amour qui luit.

Jacques

(Il accourt en chantant)

Quand tu rêves d'amour, et que ta voix m'appelle,
C'est mon coeur qui répond, dans la nuit, oh! ma belle.

Ecoute, en ton doux nid d'amour
Ecoute, en ton doux nid d'amour
Vibrer gaîment, ma douce ritournelle.

Jacques

Marguerite! C'est vrai?

Marguerite

Jacques, réponds toi-même.

Jacques

Je puis donc le crier, Marguerite: Je t'aime!

L'impresario

Tous mes discours perdus, quel échec, quel départ!
La belle oeuvre d'amour! Quelle perte pour l'art!

Marguerite

Pardonnez à l'amour. L'art aura d'autres reines.

Le père

Nous vivrons donc heureux!

Marguerite

Tous les trois, sous les chênes.

IDYLLE EN JUILLET

IDYLLE EN JUILLET

PERSONNAGES :

Jeannine (20 ans)

Lucien (25 ans)

Madame Leblanc

Monsieur Leblanc

Pensée de l'Auteur :

A vivre dans les fleurs, on ne voit plus les roses;
Le même sort échoit aux rapides bonheurs,
Le coeur qu'ils ont comblé les confond dans les choses
Qu'il se lasse de voir sous les mêmes couleurs.

Ainsi que les beautés trop souvent entrevues,
Les plaisirs répétés perdent de leur valeur,
Et notre oeil, fatigué des images connues,
Se plaît en un mirage, où guette le malheur,

Besoin d'illusions à l'attrait de mystère,
Rêves d'imprévoyants, où le coeur aveuglé
Ignore son bonheur devenu terre à terre,
Et qu'il comprend trop tard, quand il s'en est allé.

Artisan de sa peine et des lendemains sombres,
Heureux, ce pauvre coeur, s'il rencontre en chemin
Un envoyé du ciel qui dissipe les ombres
Et les amers regrets, en lui tendant la main.

DECOR

Juillet. Le grand soleil et la nature en fête!
Le parterre s'égaie en des rayons ardents;
La rose s'irradie, et l'humble mignonnette
Sourit dans un fouillis d'oeillets rouges et blancs;

Dans le cerisier aux grappes rougissantes,
Un essaim de moineaux attend de s'envoler,
Pendant qu'un colibri promène sur les plantes
Ses envols gracieux, avant de se poser;

De sa cache de foin mûrissant, la cigale
Insoucieuse lance un signal de chaleur;
Un ver grouillant au bec, la grive matinale
Dirige vers son nid son vol triomphateur;

La rivière, tout près, laisse ses eaux tranquilles
Prolonger leur repos dans des flots de soleil;
Le saule nonchalant, aux feuilles en brindilles,
Laisse sa branche boire au flot calme et vermeil;

La maison, qui reluit sous sa toilette blanche,
Où le lierre grimpant met des ondes de vert
Semble un nid de bonheur, protégé par la branche
De l'érable touffu, dont il est recouvert.

C'est la grande éclosion, midi de la nature,
C'est le bonheur qui chante en la voix des oiseaux,
Le rire de l'été fusant dans la verdure,
L'épanouissement de tous les renouveaux.

Le nid s'ouvre soudain, et la tête bouclée
D'une enfant de vingt ans s'ébouriffe au grand jour;
Vision de jeunesse attendant l'envolée
Vers le grand inconnu de demain, vers l'amour!

Jeannine (à sa fenêtre)

Oh! Le joyeux soleil, l'admirable journée!
Laissons entrer chez nous une grande bouffée
De cet air bienfaisant et d'espoir à la fois.
Quand il fait ce soleil, quand tout ce que je vois

S'imprègne de rayons que l'été seul apporte,
Je crois voir le bonheur sourire à notre porte,
Et mon coeur, plus léger, vers le rêve s'en va
Comme vers le bonheur dont il se grisera.
Oh! Mes vingt ans, mon rêve, et l'avenir, l'amour!
Je suis gaie... et je ris... Je chanterais!

Lucien (de la route)

Bonjour.
Dans ce flot de soleil qui te dore la tête,
Jeannine, je crois voir un ange qui s'apprête
A retourner au ciel dont il s'est échappé.

Jeannine

Vilain moqueur, attends que je t'aie attrapé!

Lucien

Les anges peuvent-ils descendre jusqu'à terre?

Jeannine

Tu vas le voir tantôt. Prends garde à ma colère!

Lucien

Brrr. La foudre du ciel qui va gronder! J'attends.

Jeannine (qui a rejoint Lucien)

Pourquoi ris-tu de moi, maussade, tout le temps?
Tu n'auras donc jamais de rien de doux à me dire,
Tu prends toujours plaisir à m'agacer et rire!

Lucien

Jeannine, écoute-moi.

Jeannine

Tu me feras pleurer!

Lucien

Non. Regarde mes yeux et laisse-moi parler.
Si je ris, vois-tu bien, c'est que je dissimule,
Et les mots que tu hais ne sont qu'une formule
Pour cacher les propos que mon coeur te dirait,
Avec tant de douceur, et d'amour. . . s'il osait.
Tiens, viens là nous asseoir auprès de la clôture,
Tu sais, notre retraite, aussi belle que sûre.
Sous le cerisier, du soleil protégés,
Nous parlerons des plans que mon coeur a formés.

Jeannine

Je ne sais pas. . .

Lucien

Viens donc, l'herbe y est molle et nette.
As-tu peur que les fruits ne tombent sur ta tête?

Jeannine

Fou!... Puisque tu le veux. Mais ne sois pas
[méchant
Et ne ris pas de moi comme on fait d'un enfant.

Lucien

Je ne ris pas toujours. Quand je suis seul, des choses
Se pressent dans mon coeur, mais mes deux lèvres,
[closes
De peur de t'offenser, ne laissent rien sortir;
Je ne sais plus parler pour te faire sentir
Combien je puis aimer, combien j'ai, sous mon rire,
De mots tendres et doux que je voudrais te dire!

Jeannine

Tu dis pourtant fort bien ce qui peut me peiner!

Lucien

Les mots viennent tout seuls, quand on veut ricaner,
Mais, pour parler d'amour, on les cherche, l'on tremble
Qu'ils ne causent le rire ou la colère; il semble —
Tant le coeur se remplit de sentiments émus —
Que tout ce qu'on pensait, on ne le sache plus.
On prépare des mots, des phrases à l'avance,
Et l'aspect d'un oeil noir nous réduit au silence.

Jeannine

Le mien te ferait-il, par hasard, aussi peur?

Lucien

C'est à toi, maintenant, de prendre un air railleur;
Tu me vois hésitant, incapable de dire . . .

Jeannine

Quoi donc?

Lucien

Je ne sais plus! Tu vois bien, tu peux rire.
Je me sens ridicule!

Jeannine

Allons donc, grand enfant,
Crois-tu que ce secret qui te chiffonne tant,
Tes yeux ne l'ont pas dit à qui voulait l'apprendre,
Et qu'il fallait des mots pour le faire comprendre?

Lucien

Dis-tu vrai, ma Jeannine?

Jeannine

Ai-je l'air de mentir?

Lucien

Tu ne t'offenses pas, tu veux donc consentir
A m'entendre exprimer mon aveu de tendresse
Dans des mots qui viendraient, ainsi qu'une caresse,
Te chanter mon amour tout bas, comme ceci.
Tu veux bien m'écouter?

Jeannine

Puisque je t'aime aussi!
Je ne sais pas mentir; je sais que mes paroles
A bien d'autres que nous, pourraient paraître drôles;
Mais je suis, tu le sais, une fille des champs
Qui ne déguise pas ses mots et ses accents.
Ce n'est pas mal d'aimer, et ce que mon coeur pense,
Il ne pourrait jamais le garder sous silence.
Tu m'aimais en secret et tu me le cachais,
Mais, depuis bien longtemps, mon pauvre, je savais.

Lucien

Tu ne m'en veux donc pas de ma crainte imbécile,
Et je puis te parler — maintenant, c'est facile, —

Des projets que mon coeur formait depuis longtemps.
Quand le soir, fatigué, je m'en reviens des champs,
J'ai rêvé bien des fois d'une nouvelle vie,
Dans une autre atmosphère, où notre âme ravie
Verrait se dérouler mille nouveaux tableaux,
Autres que ceux des champs, des arbres, des oiseaux.

Jeannine

J'aime bien, cependant, leur douce voix qui charme,
Leur chant pur et léger, exempt de toute alarme.

Lucien

Il me faudrait les chants de la ville, là-bas,
Où l'on s'amuse bien, où l'ennui ne vit pas,
Où l'on va s'égayer, le soir, dans un théâtre,
Au lieu de se tuer à l'oeuvre opiniâtre,
Comme l'on fait ici, de saison en saison,
A chaque jour qui passe, aux champs, à la maison.
Comme ceux de là-bas, je veux, chaque semaine,
Recevoir un salaire, avoir ma poche pleine

De bon argent sonnant et, le dimanche, aller
En partis de plaisir, joyeux, le dépenser.
Pour toi, je veux aussi des bijoux, des toilettes,
Du plaisir à ton gré, des spectacles, des fêtes.
Je veux que tu sois belle en de jolis milieux,
Et qu'en tout ce plaisir, nous vivions heureux!

Jeannine

Je ne demande pas, mon Lucien, tant de choses;
Je pourrais regretter mon jardin et mes roses,
Et qui sait si le rêve, où ton coeur se complaît,
N'aurait pas un réveil qui nous affligerait.

Lucien

Mais, d'autres sont partis!

Jeannine

Nul n'est venu nous dire
S'il a trouvé la joie ou quelqu'affreux martyre.

J'ai peur que ton désir ne nous rapporte rien.
Pourquoi ne pas rester? On s'aimera si bien!

(Dans le jardin attenant, monsieur et madame Leblanc causent sans se douter que des oreilles intéressées les entendent).

Monsieur Leblanc

Ton jardin sera beau. Dans tout le voisinage,
Personne ne t'égale en fait de jardinage.

Madame Leblanc

Oui. Nous aurons beaucoup de fèves et de pois;
Les tomates viendront mieux que les autres fois;
Mes concombres, déjà, sont longs de quatre pouces,
Nous pourrons en manger bientôt. Vois donc les [gousses
De ma nouvelle fève, elles sont bien plus belles.
Tu me rapporteras des patates nouvelles.
J'ai de beaux dahlias. Mes chrysanthèmes blancs

Sont plus gros, plus fournis. Quels oeillets éclatants!
Et vois donc ce carré couvert de belles roses!

Monsieur Leblanc

Nous savons tous, ici, que tu fais bien les choses,
Qu'il n'est pas de jardin aussi beau que le tien.
. . . . . .
Mais, j'avais cru, tantôt, entendre Lucien,
Où donc est-il passé?

Jeannine

Chut! On va, je le devine,
Parler un peu de nous.

Madame Leblanc

Tout à l'heure, Jeannine
Lui causait, au chemin. Ces jeunes amoureux!
Ils doivent roucouler en quelque coin ombreux!

Jeannine (à Lucien)

Cela, c'est pour nous deux!

Monsieur Leblanc

C'est permis, à leur âge.
Autrefois, tous les deux... tu te souviens, je gage.
Et puis, entre nous deux, la Jeannine, ma foi
Est un fort beau parti.

Lucien (à Jeannine)

Cela, chère, est pour toi!

Madame Leblanc

Sans compter que Lucien est un gars de la ferme,
Qu'il peut la rendre heureuse et qu'il travaille ferme.

Jeannine (à Lucien)

Comprends-tu?

Lucien (à Jeannine)

S'ils savaient!

Monsieur Leblanc

Si notre fils Hector
Pouvait lui ressembler!

Madame Leblanc

Ne parle pas si fort!

Monsieur Leblanc

Qui pourrait nous entendre? Il faut que je te dise,
Quand nous sommes tout seuls, quel tourment sa bêtise

A jeté dans mon coeur. N'avoir eu qu'un enfant
Qui promettait, et voir... Ah! Je deviens méchant
Et je sens le besoin de maudire la ville
Qui perd ceux qu'elle prend, et brise la famille.
C'est avec ses plaisirs, ses supposés bonheurs,
Que, de nos bons enfants, elle fait des voleurs!

Madame Leblanc

Voyons, Pierre, rentrons, j'ai du mal à la tête.

. . . . . .

Lorsque le malheur vient, vois-tu, rien ne l'arrête.
Nous devrons être bons, quand Hector reviendra.

(Ils rentrent)

Jeannine

Te voilà bien songeur. Oublions tout cela;
D'ailleurs, ce n'est pas toi qui ferais de la sorte!

Lucien

Qui sait?... Hector était une nature forte.
Aurait-on jamais dit?... Et qui peut se vanter,
Lorsque tout vient s'offrir, de pouvoir résister?

Jeannine

Alors?

Lucien

Morte à jamais, la vision menteuse,
Morts, mes rêves de fou! Tu vas en être heureuse,
Je reste, puisqu'ici, nous sommes sûrs de nous!

Jeannine

Et tu verras combien l'avenir sera doux!

LA PENTE

LA PENTE

La scène se passe dans un appartement de la rue Sherbrooke, à Montréal.

PERSONNAGES :

Georges Durand (30 ans),

Simone (son épouse, 25 ans),

Le docteur Laurier (père de Simone).

Georges et Simone sont seuls. Simone, assise sur une causeuse, un livre ouvert sur ses genoux, suit les gestes de son mari qui vient de pénétrer dans le salon en ajustant son pardessus pour sortir.

Simone

Tu sors?

Georges

Je sors.

Simone

Où vas-tu?

Georges

Je ne sais pas, changer d'air.

Simone

C'est bien... Bonsoir... Tu ne m'embrasses pas?

Georges

Si tu veux. (Après un baiser sans chaleur). Il fait dur, ce soir.

Simone

Très froid!... Bonsoir.

(Georges sort. Restée seule, Simone essaie de lire, mais sa pensée est ailleurs).

Simone (seule)

Dieu, que ce volume est ennuyeux! Que faire de ma soirée?
Le cinéma? Du déjà vu. Sortir? Il fait terriblement froid.

Et puis, où aller? Entendre parler partout d'affaires qui vont mal, de chômage, de crise, ah! non, je ne m'en sens pas le courage ce soir!

(Elle se lève, va placer son livre sur une étagère, et, les coudes appuyés sur le bord de la fenêtre, elle regarde au dehors).

Dieu! Que je m'ennuie!... Tiens on a sonné. Qui peut venir par ce froid de Sibérie?

(A ce moment, des pas se font entendre dans l'escalier).

On monte, ce doit être un intime. Pourvu que ce soit quelqu'un de gai!

(Un coup est frappé à la porte et le docteur Laurier paraît).

Le docteur

Eh bien? On n'ouvre pas. C'est moi.

Simone (avec un cri de joie)

Papa!

(Elle se précipite vers lui et l'embrasse à plusieurs reprises).

Que je suis heureuse de te voir! Comme tu parais bien! Tiens, laisse-moi t'embrasser encore... pour maman... pour toute la maisonnée. Tout le monde va bien? Et ta santé? bonne? Tu es rayonnant.

(Pendant qu'elle débite ces phrases hachées, nerveuses, le docteur lui prend les deux bras et la regarde dans les yeux).

Le docteur

Qu'est-ce qu'il y a?

Simone

Comment?

Le docteur

Mais oui, qu'est-ce qu'il y a? Tu n'es pas la même, tu parles, tu parles... toi, toujours si tranquille! Soit dit sans reproche, tu me fais une réception d'une chaleur, qui me fait plaisir, bien sur, mais qui me surprend un peu. Qu'est-ce qu'il y a?

Simone (réticente)

Rien, je t'assure, rien.

Le docteur

Là, là, ma petite Simone, ce n'est pas à ton bonhomme de père que tu peux dissimuler. Il y a quelque chose, cela se lit dans tes yeux, dans ton attitude, dans ta façon de parler. Allons! Les papas, qu'on néglige un peu quand tout va bien, sont perspicaces. Ils savent deviner, derrière un accueil plus chaleureux qu'il ne faut, quelque chose qu'on essaie de leur cacher et qu'ils ne demandent qu'à connaître... Des ennuis financiers?

Simone

Nous faisons une vie de pachas.

Le docteur

Mais alors? Ton mari... Au fait, il n'est pas là, ton mari?

Simone

Sorti.

Le docteur

Ah! Je devine. Monsieur sort, madame garde la maison et madame s'ennuie. Il... ne fait pas de bêtises, au moins?

Simone

Oh! non, Georges est toujours le bon garçon, honnête et droit que j'ai épousé... mais...

Le docteur

Mais?...

Simone

Mais... il sort, voilà.

Le docteur

Où va-t-il?

Simone

Est-ce que je sais? Je ne le lui ai jamais demandé.

Le docteur

Tu as eu tort. Une femme doit connaître toutes les allées et venues de son mari.

Simone

Si, au fait, je le lui ai demandé, ce soir, pour la première fois, et il m'a répondu: "Je vais changer d'air."

Le docteur

L'air de la maison ne le satisfait donc plus? Qu'y a-t-il de changé? Pas de malentendus, pas de querelles?

Simone

Georges est d'une correction parfaite!

Le docteur

Et... monsieur... sort souvent, ainsi?

Simone

Presque tous les soirs.

Le docteur

Pendant ce temps, madame. . . que fait-elle, madame?

Simone

Madame lit, madame va chez des amis; ou bien, quand il fait froid comme ce soir, madame baille, madame s'ennuie,. . . voilà.

Le docteur

Une dernière question, ma Simone, la. . ., la lune de miel?

Simone

Décroissante! Et, si cela continue, j'ai bien peur de l'éclipse totale!

Le docteur

L'éclipse totale? allons donc, des jeunes époux!

Simone

Au fait, puisque vous me confessez, papa, aussi bien tout vous dire.

Le docteur

C'est cela, confie-toi au médecin, sa science médicale et son coeur de père sont à ta disposition.

Simone

Quand j'ai épousé Georges, ça été comme un éblouissement. Il me promenait, m'amenait partout et j'étais si fière, si orgueilleuse de lui. Quand je dansais avec lui, il n'y avait de regards que pour nous. Mes amies, qui me jalousaient intérieurement, me disaient: "Quel mari idéal tu as déniché."

Le docteur

Le fait est que tu aurais pu difficilement trouver mieux.

Simone

Quand les gens sérieux parlaient de lui, ils n'avaient que des éloges pour ses qualités d'homme d'affaires averti et heureux.

Le docteur

Ses succès et le luxe dans lequel vous vivez sont des preuves de ses talents et tu as bien raison d'en être fière.

Simone

Enfin, autour de moi, ce n'était qu'un concert de louanges pour lui, et tout cet encens qu'on lui lançait m'enveloppait le coeur et l'embaumait délicieusement. J'étais heureuse, oh! oui, bien heureuse, plus que je n'avais jamais espéré l'être.

Le docteur

Je vois que je l'avais bien jugé, avant ton mariage et je commence à craindre que ton imagination un peu romanesque ne te joue un mauvais tour.

Simone

Si tu savais, quand nous revenions chez nous, de quels soins de quelles délicatesses il m'entourait. C'était un vrai paradis pour moi. Les deux premières années ont passé comme un enchantement. Puis... il y a un an, sans qu'il soit rien arrivé, l'intimité s'est brisée, les longues causeries du soir, que j'aimais tant, ont diminué graduellement.

Le docteur

Es-tu bien sûre de ne pas être victime de ton imagination, es-tu bien sûre de ne pas t'abuser?

Simone

Tu sais bien, père, que je n'ai jamais été romanesque. Une assemblée de directeurs de sa compagnie a été le prétexte de sa première sortie. Je n'ai rien dit, c'était naturel. Les sorties se sont renouvelées. J'en ai pris mon parti et j'ai arrangé mes soirées en conséquence.

Je dois lui rendre ce témoignage qu'il ne m'a jamais contrariée ni questionnée. Il est toujours aussi bon pour moi. Il me traite comme une reine, mais... l'intimité est morte, et... je ne sais que faire, et... je m'ennuie (elle sanglote) je m'ennuie... je m'ennuie!

Le docteur

Allons. Il ne faut pas exagérer les choses et t'alarmer outre mesure. Sèche un peu ces vilaines larmes et regarde-moi dans les yeux. Il n'y a rien eu entre vous deux?

Simone

Je vous ai dit que Georges était parfait.

Le docteur

Et... pas d'intrigues?

Simone

Aucune. Georges en serait incapable.

Le docteur

Je vois que tu as confiance. C'est bien, cela. Mais, dis-moi Tu l'aimes toujours?

Simone

Si je l'aime!

Le docteur

Et lui?

Simone

Je suis sûre qu'il m'aime toujours, il n'est pas d'attentions dont il ne me comble.

Le docteur

Alors, de quoi te plains-tu?

Simone

De quoi je me plains? Mais, justement de cela, il a trop d'attentions, et. . . pas assez de caresses.

Le docteur

Ce ne sont pas les caresses qui t'assurent l'aisance dans laquelle vous vivez.

Simone

Il y a quelque chose de changé que je ne comprends pas, que je ne ne puis deviner?

Le docteur

Comment veux-tu que je comprenne davantage?

Simone

Il est toujours aussi bon, mais il n'est plus le même. Autrefois, il n'aurait pas passé près de moi sans me cajoler, m'embrasser. Il me semble maintenant que je sois redevenue la fiancée avec qui l'on est très attentionné mais... très respectueux. Des fois, même j'ai peur que ça tourne à l'indifférence. Tenez, ce soir encore. il serait parti sans m'embrasser. J'ai peur qu'on m'aît changé mon Georges. Je suis bien malheureuse!

Le docteur

Allons, allons, n'exagérons rien, il n'y a pas péril en la demeure, mais tu as bien fait de m'ouvrir ton coeur. Je vois ce que c'est. L'intimité est morte d'avoir été trop intime. C'est le cas de beaucoup de ménages!... la pente... On se fatigue des bonnes choses, puis, insensiblement, on se détache sans s'en rendre compte. Ce n'est la faute d'aucun et c'est presque toujours la faute des deux. Le grand malheur, c'est quand il n'y a pas de trait d'union!

Simone

Tu ne vas pas croire...

Le docteur

Je ne crois rien, je constate. On est trop seul, on devient routinier. C'est trop la même chose, pas assez d'imprévu. On en vient à se négliger — on est tellement sûr que l'amour durera toujours. On oublie qu'il lui faut des aliments, lui aussi, que s'il ne vit pas exclusivement d'artifices, il en est d'innocents qui l'avivent et l'entretiennent, qu'il lui faut une atmosphère spéciale, des... petits riens qu'on ne doit pas négliger.

Simone

Crois-tu, par hasard, que je sois femme à négliger mon intérieur, à ne pas tout faire pour le rendre agréable?

Le docteur

Il n'y a pas que cela qui compte, ma petite Simone. Ne te formalise pas si je te parle ainsi, mais, c'est ton

bonheur qui est en jeu et c'est mon devoir de père de le défendre, de te montrer les dangers et d'empêcher que ta vie ne soit gâchée, quand elle a si bien commencé. Surtout, ne va pas t'alarmer plus qu'il ne faut.

Simone

Comment veux-tu que je ne m'alarme pas, quand je constate le changement qui s'est produit et que je passe mon temps à me creuser la tête pour en découvrir la cause?

Le docteur

Il n'en tient qu'à toi, peut-être, d'assurer ton bonheur. Tu me dis que Georges est fidèle, alors il faut garder cette fidélité-là à la maison en la faisant si parfumée et si attrayante que ton mari sente le besoin d'y venir et d'y rester. Ce n'est pourtant pas à moi à enseigner à une femme de ton âge les moyens à prendre pour que son mari l'adore. Allons, faites-vous belle,

attirante, madame, afin que, si les baisers de votre mari ne viennent pas s'offrir d'eux-mêmes, votre beauté et votre charme les attirent, et n'oublie pas que dans quatre-vingt-dix cas sur cent la femme intelligente est l'artisan de son propre bonheur. Sur ce, ma petite Simone, il faut que je te quitte, mon train ne m'attendra pas. Ton mari n'est pas là, tant pis. D'ailleurs, inutile de lui parler de ma visite. Je suis certain qu'à mon retour de voyage, tu auras beaucoup de choses à me dire. Bon courage, tu verras que tout s'arrangera pour le mieux.

Le lendemain. Simone est assise au salon. Georges est prêt à sortir et vient pour lui dire bonsoir.

Simone

Es-tu bien pressé, Georges?

Georges

Mais non, un petit travail que je puis fort bien remettre à demain.

Simone

J'aurais quelque chose à te dire...

Georges

C'est grave?

Simone

Peut-être; tu jugeras toi-même.

Georges

Tu m'intrigues un peu. Tu ne te sens pas malade?

Simone

Non, mais triste, un peu. Je me sens si seule!

Georges

Seule? Mais ce n'est pas une raison, ce n'est pas la première fois. Il doit y avoir autre chose. Que s'est-il passé?

Simone

Il ne s'est rien passé. Si, au fait, il s'est passé quelque chose... en moi. Le soir, quand je regarde passer l'heure, n'ayant le coeur ni à lire ni à travailler, je m'arrête parfois à songer, ce qui ne m'arrivait pas souvent, autrefois, et à penser à toi, ce qui m'arrive plus souvent, je t'assure, quand tu n'es pas là.

Georges

C'est gentil, ce que tu me dis là. Et puis?...

Simone

Et puis, il y a des fois où je me sens affreusement lasse et désemparée. Mon cerveau travaille malgré moi.

Mille pensées me passent dans la tête. Je revois les années que nous avons passées ensemble, et, — tu me diras que c'est bête — je suis triste en constatant comme les choses ont changé. Autrefois, nous étions si unis, si attentionnés, et . . . aujourd'hui, nous vivons si séparés. Je me demande parfois si ce changement provient de ce que ton amour s'est amoindri ou de ce que je n'aurais pas fait quelque chose, à mon insu, qui pourrait porter atteinte à notre bonheur.

Georges

Les vilaines pensées!

Simone

Vilaines . . . si tu veux, mais bien tristes, je t'assure. J'ai parfois l'impression qu'un malheur plane sur nous. Je n'avais jamais bien réalisé, avant ces derniers jours, le grand changement qui s'est opéré dans nos relations, mais, maintenant j'ai peur de ce changement.

Georges (un peu gêné)

Ma pauvre Simone, quelles idées tu te mets dans la tête!

Simone

Ne me dis pas que ce sont des idées. Ecoute-moi. Je ne suis plus la petite femme qui ne vivait que de son bonheur et se contentait d'en jouir, sans penser à rien autre, sans s'inquiéter de rien. Depuis que j'ai réalisé que ce bonheur pouvait, allait m'échapper peut-être, mes yeux se sont ouverts. Je revois nos premières heures de vie à deux, nos caresses, nos griseries, nos longs entretiens de chaque soir et le coeur me fait mal de voir que tout cela m'échappe sans que je sache pourquoi. . .

Georges

Simone! . . .

Simone

Laisse-moi finir, veux-tu? Quand je réalise, maintenant, les départs sans regrets, l'absence de caresses, le sommeil après un banal bonsoir, notre vie si différente, toi, de ton côté, moi du mien, je pense à l'avenir et j'aperçois avec terreur la pente sur laquelle nous glissons tous les deux.. J'ai peur que cette pente ne soit celle sur laquelle tant de ménages heureux ont glissé. J'ai peur que nous n'allions à un malheur irréparable. Voilà pourquoi je sentais un besoin impérieux de te parler, ce soir et de chercher dans tes bras le moyen de prévenir le malheur que j'entrevois, comme un pauvre oiseau blessé qui cherche de la chaleur et du réconfort dans le nid. J'ai besoin de savoir que ton amour ne s'est pas amoindri et que je n'ai rien fait pour y porter atteinte. J'ai besoin de ton amour, mon Georges, j'ai besoin que le bonheur qu'il m'a procuré ne s'envole pas et j'ai besoin que tu me le dises.

Georges

Quelles idées! Mais, je t'aime toujours, ma Simone, comment peux-tu en douter? Pour moi, tu es tou-

jours la plus belle, tu es toujours la petite Simone que j'ai été si heureux d'épouser. Et, tiens, dans ce joli déshabillé mauve que je ne t'ai pas vu depuis des mois, tu es adorable. Et ce parfum, dont tu n'usais plus, ce parfum qui me grisait tant, tu te souviens, me donne des idées de renouveau d'autres soirs, où j'allais chercher un peu de ciel dans ton beau cou blanc, que je trouvais si joli et qui m'appelle et me grise encore ce soir. Et tu demandes si je t'aime... C'est vrai, ma pauvre petite Simone, je réalise maintenant mes torts, j'ai pu, dans la trop grande certitude de mon bonheur, me négliger, te négliger, au point de te faire croire des choses... Mais, ne crois-tu pas que nous avons tous deux des reproches à nous adresser? Pourquoi ne m'as-tu pas ouvert les yeux plus tôt?
Puisque tu souffrais, pourquoi ne pas me l'avoir dit? Je t'aurais si bien rassurée que toutes tes pensées noires se seraient enfuies, que tu n'aurais pas versé ces vilaines larmes, et que tu aurais compris que je t'aimais toujours, car tu le crois, n'est-ce pas que je t'aime?

Simone

Oui.

Georges

Et tu es heureuse?

Simone

Oh! oui, Georges, bien heureuse... ce soir!

Georges

Et tu n'as plus peur?

Simone

Je n'ai plus peur. J'ai retrouvé mon Georges des premiers jours, je me sens remplie de confiance et jé vois l'avenir rayonnant de promesses de bonheur dont j'ai douté un moment.

Georges

Alors...

Simone (Se jetant dans ses bras)

Je t'adore!

REVES EN FEU

REVES EN FEU

PERSONNAGES :

Pierre Durand,

Joseph Lavoie,

Madame Durand,

Madame Lavoie,

Jean Durand,

Louis Durand,

Berthe Lavoie,

Invités.

Hélas! Combien de deuil, combien d'amer regret
Nous a fait déplorer l''imprudence en forêt!

L'AUTEUR.

Dans notre nord, pays de rêve et de poésie, un rang où la main de l'homme n'a pas encore attenté à la vie des érables généreux et à la majesté des chênes et des pins; dans une clairière ensoleillée, deux maisons, situées à quelques arpents l'une de l'autre, abritent deux familles unies de toujours: Les Durand et les Lavoie. Un lien nouveau va cimenter leur amitié, Jean Durand et Berthe Lavoie sont fiancés. Pour célébrer cet événement, une fête a été organisée, un pique-nique dans la forêt. Neuf heures du matin, en août, les pique-niqueurs sont à leur départ, dans des voitures chargées de victuailles. Durand et Lavoie suivent à pied.

Jean

Père, Monsieur Lavoie, vous n'embarquez pas?

Lavoie

Allez, allez, les jeunes; nous vous suivons. Nos vieilles jambes valent celles de la grise et de la noire.

Berthe

Embarquez donc, nous nous tasserons.

Durand

N'êtes-vous pas assez tassés comme cela? Les yeux des pères sont parfois indiscrets; de cette façon, ils ne vous gêneront pas.

Berthe

Pouvez-vous dire?

Madame Lavoie

Voyons, père, pas de méchanceté. Nous sommes là, nous, les mamans!

Lavoie

Oh! Les mamans! Toi d'abord, mère, il ne faudrait pas te rappeler une occasion semblable, il y vingt-cinq ans, où tu préférais si je me souviens bien, ne pas avoir ton père auprès de toi et de certain monsieur.

Madame Lavoie

Veux-tu bien te taire, vieil indiscret? D'ailleurs, le certain monsieur, c'était toi; et tu t'étais même permis, pendant que tout le monde était attentionné à regarder passer un groupe d'outardes, de m'embrasser dans le cou.

Tous (riant)

Ah! Monsieur Lavoie, Monsieur Lavoie!

Lavoie

C'est vrai, je l'avoue. Mais, il faut croire que tu n'étais pas insensible, puisque tu t'en souviens encore. D'ailleurs, nous étions fiancés.

Jean (à Berthe)

Nous aussi, nous sommes fiancés, (il applique un baiser sur la joue de Berthe).

Berthe (sans colère)

Oh! Jean.

Louis

Ne vous gênez pas, c'est de famille. Madame Lavoie, Madame Lavoie, vous laissez faire cela?

Madame Lavoie

Quoi donc? Je n'ai rien vu.

Louis

Il l'a embrassée!

Tous

Il l'a embrassée, il l'a embrassée!

Madame Lavoie

Mon Dieu! Tout ce bruit pour rien. Maintenant qu'ils sont accordés, où est le mal?

Lavoie

Je te le disais bien, mère, qu'il ne fallait pas te rappeler. Oh! Le chaperonnage des mamans, avec les lunettes noires du souvenir!

Madame Lavoie

Veux-tu bien te taire? Avec ça que tu te gênais, autrefois.

Lavoie

Si tu continues, je monte dans la charrette et je montre à tous comme tu te laissais gentiment embrasser.

Madame Lavoie

Ta, ta! Marche, mon vieux. Ça va te dégourdir les jambes et te refroidir les sentiments.

Durand

Tu ne sais pas, mon vieux Lavoie, ça m'émeut un peu ces scènes de jeunesse et de gaîté. Ça me fait oubliér que la tâche a parfois été rude et que les années n'ont pas toutes été bonnes. Ça me réjouit aussi de voir nos deux familles plus unies que jamais par ce mariage que je souhaitais depuis longtemps. Nous avons grandi côte à côte; nous sommes de vieux, vieux amis, dont les intérêts ont été presque communs. Nous nous sommes amassé du bien, et je me sens le coeur bien à l'aise en pensant que ce bien ne sera pas perdu, que

nos enfants, qui ne formeront plus qu'une famille, sauront le faire fructifier, et que nous pourrons tous deux vieillir en paix en voyant notre oeuvre se continuer et se développer par nos enfants et nos petits enfants.

Lavoie

Tu as raison, mon vieil ami. Ce sont les réflexions que je me faisais justement. Nous avons le droit d'être fiers. Nous n'avons plus qu'à nous laisser vivre tranquillement en laissant à des mains plus jeunes le soin de continuer ce que nous avons commencé. Je me sens bien heureux! Tiens, nous voici rendus.

Louis

Allons, les hommes, une petite corvée de galants pour faire débarquer les dames et tout installer. Madame Lavoie, vous n'avez qu'à vous laisser tomber, j'ai les bras tendus pour vous recevoir.

Madame Lavoie (descendant)

Méchant garnement, tu vas rendre les jeunesses jalouses!

Louis

Les jeunesses me considèrent comme un sacripant qui ne s'occupe pas de leurs lèvres peintes et de leurs cils noircis.

Berthe

Vieux garçon, va!

Louis

Il en faut pour consoler ceux qui ne sont pas assez intelligents pour le rester. Allons, tout est descendu? Ah! mon fusil et l'esprit de la fête que j'oubliais.

Madame Durand

Louis, tu ne vas pas chasser aujourd'hui?

Lavoie

Pourquoi pas, mère? Je sais où dénicher deux ou trois perdrix que nous ferons rôtir à la broche, en contrebande, pour le dîner. En attendant, un petit stimulant pour mettre de la gaîté dans la fête.

Madame Durand

Pas trop de ça, mon garçon, tu sais que ça ne te fait pas.

Louis

Voyons, maman grognon, un petit verre, ça ne fait que du bien, et puis, c'est à la santé des futurs. Leurs fiançailles ne vaudraient rien si elles n'étaient pas mouillées. A la santé des futurs!

Tous

A la santé des futurs!

Madame Lavoie

Pendant que nous nous installons, si on faisait un peu de chant. Jean, chante-nous donc quelque chose.

(Pendant que Jean se prépare à chanter, Louis se verse un verre).

Louis

Tu ne t'éclaircis pas la voix?

Jean

Merci. Tu ferais mieux de ménager la tienne, Louis.

(Jean chante)

(Chanson du merle)

Louis

A la vôtre, les jeunes!

Madame Durand

Louis, c'est assez! Tu vas faire des bêtises.

Louis

Bon, bon, sa mère. C'est le dernier jusqu'au dîner. (Il prend son fusil) Je m'en vais à la petite savane, à côté, ça ne sera pas long et je vous apporte un bon dîner.

Madame Durand

Fais bien attention, mon Louis, un accident est si vite arrivé!

Durand

Je n'aime pas beaucoup te voir partir, non plus.

Louis

Voilà le père qui s'en mêle, maintenant. Me prenez-vous pour un bébé?

Durand

Non, Louis, mais ta mère a raison, un accident est vite arrivé. Surtout, fais bien attention à la cigarette. Tu sais que nous n'avons pas eu de pluie depuis un mois, tout est sec et j'ai toujours peur du feu.

Louis (vidant un autre verre)

Merci de vos conseils, et salut bien!

Durand (sévère)

Louis!

Louis

Ne vous fâchez pas, le père; vous voyez, je m'en vais. Préparez un bon feu pour mes perdrix. A tout à l'heure. En attendant, bien du plaisir tout le monde! (Il part).

Madame Durand

Père, je ne suis pas tranquille, j'ai peur!

Durand

Voyons, ne te casse pas la tête, ce n'est pas un enfant, après tout. Allons, les jeunes, un peu de gaîté. Au tour de la fiancée de nous chanter quelque chose.

(Berthe chante: "A la claire fontaine" tous répondent).

Durand

Lavoie, tu as apporté ton violon, joue nous donc le reel des fiancés.

Lavoie

Je veux bien.

(Il joue)

Lavoie

Madame Durand, chantez-nous donc une belle romance de l'ancien temps.

Madame Durand

Merci, je n'ai pas le coeur à chanter. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis inquiète.

Durand

Des folies, tout cela; mais, si tu ne veux pas chanter, Madame Lavoie va te remplacer.

Madame Lavoie

Qu'est-ce que je chanterais bien? Mais... Vous ne sentez rien?

Lavoie

Mais oui, on dirait une senteur de bois brûlé. Il y a du feu quelque part. Tenez... là-bas... la savane... la savane est en feu! Vite, vite, les chevaux aux voitures. Plus vite, les jeunes, plus vite, le feu est plus rapide qu'un cheval dans la savane sèche.

Madame Durand

Oh! Mon Dieu, Mon Dieu! Je le disais bien. Je le sentais qu'il y avait du malheur dans l'air. Et Louis... Pourvu qu'il n'aît pas eu d'accident!

Louis (apparaissant, échevelé, hagard)

Vite, vite, sauvons-nous, toute la savane est en feu. Rien à faire pour l'arrêter. Dans quelques minutes, il sera rendu ici.

Durand

Ah! Malheureux, malheureux... C'est toi...

Louis

Je ne sais pas; quand je suis parti, j'avais ma cigarette, j'ai dû la jeter sans m'en apercevoir. Qund j'ai voulu retourner, le feu était partout, j'ai dû passer par le tré-carré pour revenir. Mais ce n'est pas le temps de discuter, le feu est rendu au côteau, rien ne l'arrêtera. Tout le monde est en voiture? Fouettez les chevaux. Au galop... au galop. Pourvu que vous ayez le temps d'arriver au lac!

Durand

Que nous ayons le temps?... Et toi?

Louis

Moi, je file à travers le bois. Je ne suis plus digne d'embarquer avec vous.

Durand

Pas de ça, mon garçon, assez de bêtises pour aujourd'hui! Nous règlerons cela plus tard. Embarque! Tenez-vous bien, tous, au galop!

Quelques heures plus tard. Le feu a tout ravagé sur son passage. De la savane, il s'est communiqué à la forêt; la forêt a brûlé. Il a gagné les granges remplies, les maisons, tout a brûlé. Tous se sont réfugiés dans une maison amie, protégée par un lac.

Durand

Rien! Rien! Il ne nous reste plus rien. Le fruit de toute une vie de labeur... Plus même un toit pour nous abriter!... Mon pauvre Lavoie!

Lavoie

Mon pauvre Durand!

Durand

Et nous qui rêvions, ce matin, de nous laisser vieillir en nous appuyant sur nos enfants. Mon pauvre Lavoie, nos rêves sont brûlés comme le reste, comme la joie et les illusions de ces deux pauvres enfants qui

voyaient la vie si belle! Regarde-les, les malheureux, ils me font pitié. Ils avaient de beaux rêves aussi, plus beaux, plus remplis d'illusions que les nôtres. Ah! Malédiction!... Leurs rêves, comme les nôtres, comme le reste, se sont envolés... en feu! Et tout cela, parceque...

Louis (se précipitant aux genoux de son père)

Ah! Père, père, ne me maudissez pas. C'est moi, le coupable! Que faire pour réparer?... Je vais disparaître!

Durand

Tu ajouterais la lâcheté à ton crime, car c'est un crime que tu as commis!

Louis

Pardon! Pardon!

Durand

Partir! Non, ton devoir est ici, maintenant. Il faut que tu répares en partie du moins le mal que tu as causé. Il faut que, par ton travail et ta conduite future, tu nous forces à pardonner. Il faut que ces deux innocents puissent retrouver les espérances qu'ils ont perdues par ta faute. Tu te dois maintenant à tes parents. Il faut que tu abandonnes certains goûts, certaines habitudes... Tu m'as compris?

Louis

Père, je ferai tout, tout, pour mériter votre pardon.

Durand

Quand ils seront heureux de nouveau, le pardon viendra... Pas avant. En attendant, il faut que ton exemple serve de leçon; pour cela, loin de cacher ta faute, il faut que tu la dises, que tu t'humilies devant tous. Ce sera l'expiation et c'est comme cela que tu mériteras ton pardon.

Lavoie

Je le ferai, père.

Durand

Et maintenant, mon vieux Lavoie, nos rêves sont brûlés, faisons face à la réalité. Nous ne sommes pas encore des vieillards, que diable, nous recommencerons!

Lavoie

Nous recommencerons, Durand, et puissions-nous vivre assez pour refaire des rêves qui ne brûleront pas, cette fois.

Durand

Dieu le veuille!

Table des Matières

En Guise de Présentation 3

Un Mot de l'Auteur 5

La Terre 11

Soirs Brumeux 33

Au Bercail 57

Sous les Chênes 89

Idylle en Juillet 117

La Pente 139

Rêves en Feu 169

7564 - 4

Date Due

CAT NO. 23 233 PRINTED IN U.S.A.

TRENT UNIVERSITY
0 1164 0058165 2

PS8524 .E52S8
LeMyre, Oscar
Sur les ondes

DATE	ISSUED TO 192121

192121